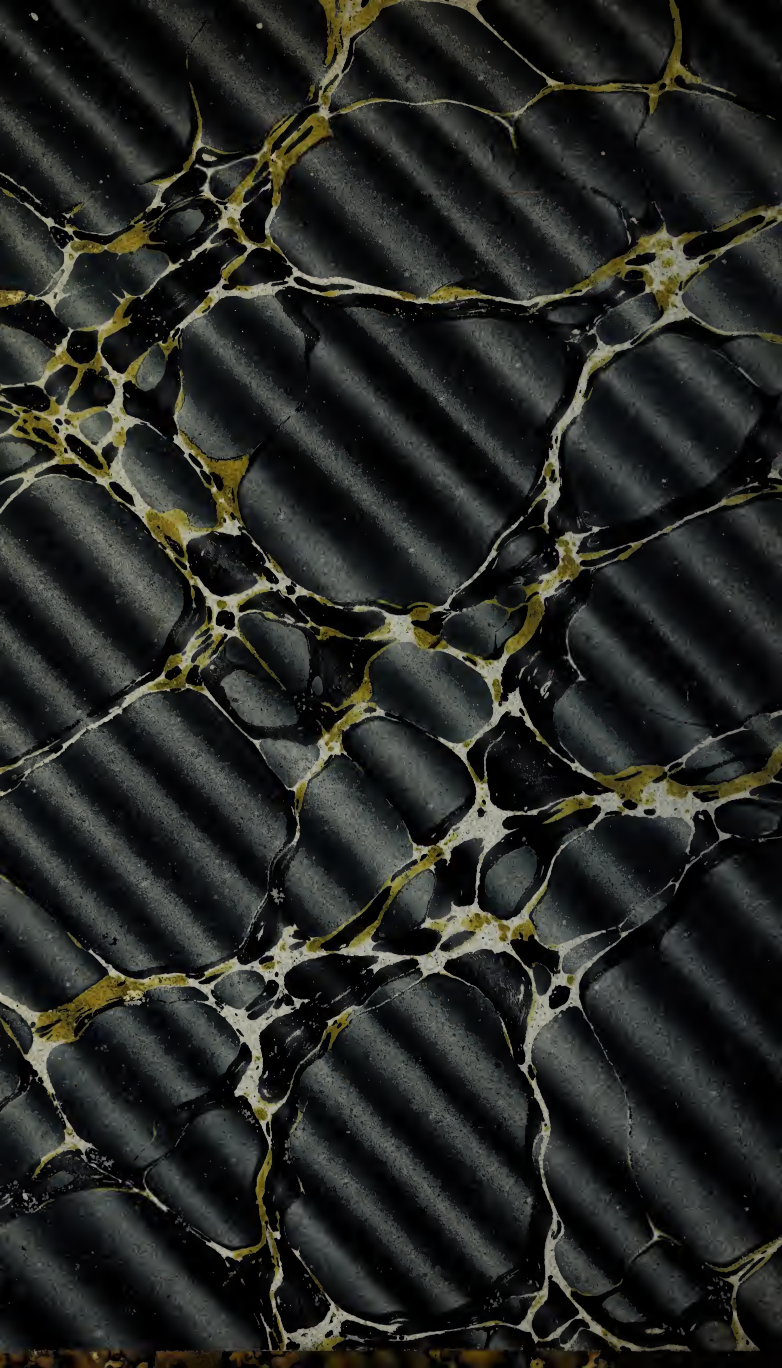
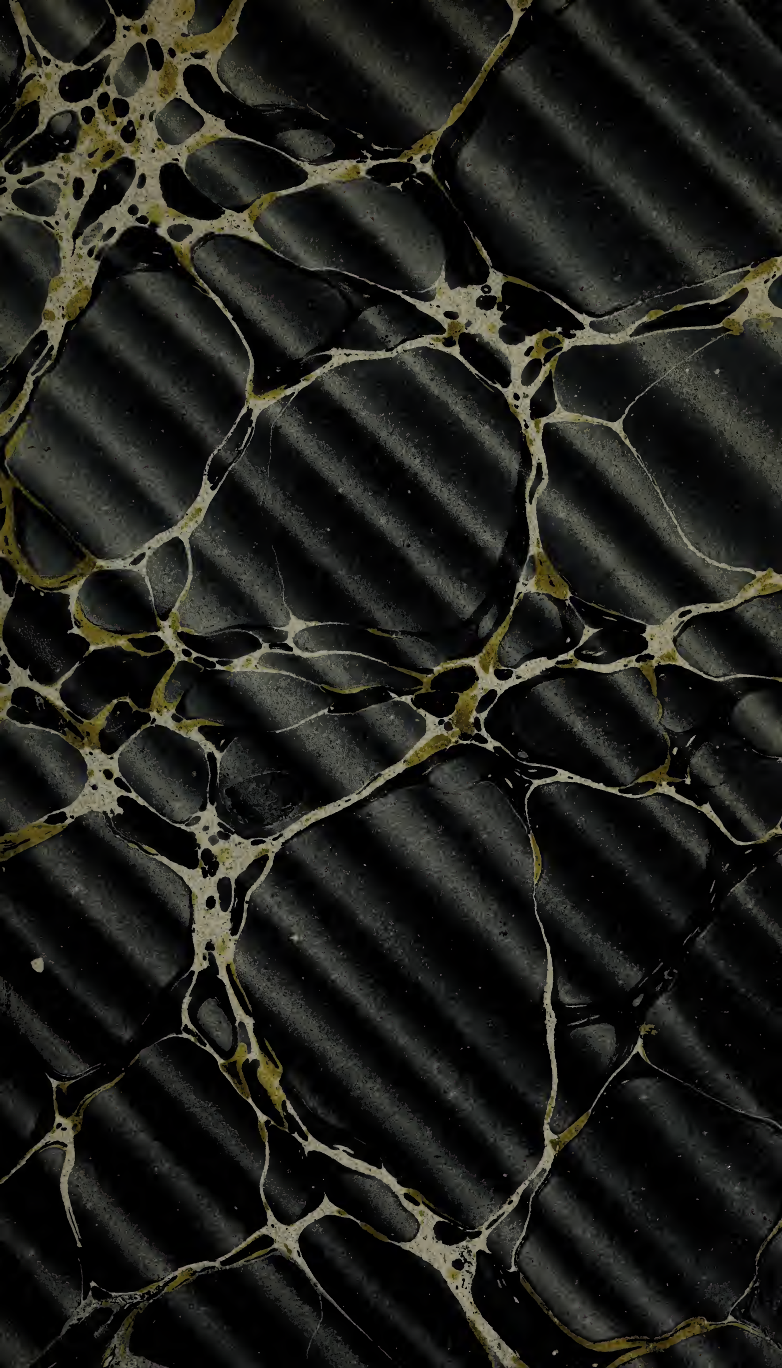






ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

AVEC FIGURES.

TOME ONZIEME.

THÉATRE
FRANÇAIS
DE LE SAGE.

CONTENANT,

CRISPIN, RIVAL DE SON MAITRE, Comédie.
TURCARET, Comédie.
CRITIQUE DE LA COMÉDIE DE TURCARET.
LA TONTINE, Comédie.
LE POINT-D'HONNEUR, Comédie.

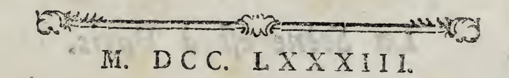
AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.



M. DCC. LXXXIII.



ACTEURS.

M. ORONTE, *bourgeois de Paris.*

VALERE, *amant d'Angélique.*

M. ORGON, *père de Damis.*

CRISPIN, *valet de Valère.*

LABRANCHE, *valet de Damis.*

Mme ORONTE, *femme de M. Oronte.*

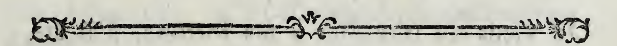
ANGÉLIQUE *sa fille, promise à Damis.*

LISETTE, *suivante d'Angélique.*

La Scène est à Paris.



CRISPIN, *RIVAL* DE SON MAITRE, *COMEDIE.*



SCENE PREMIERE.

CRISPIN, VALERE.

VALERE.

AH ! te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons ſans emportement.

VALERE.

Coquin !

CRISPIN.

Laiſſons-là, je vous prie nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE.

De quoi je me plains, traître ? Tu m'avais demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus de ſujet de ſe plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien ſavoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province, par ſa manière de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent ; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monſieur ; nous n'avons pas fait une heureuſe pêche. Le poiſſon a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALERE.

Le bon fond de garçon que voilà? Ecoute: Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALERE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cens francs pour trente pistoles d'étoffes qu'il vous a fournies, aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALERE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! Et de qui, par aventure?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de monsieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue : peſte, la jolie figure ! ſon père, ſi je ne me trompe, eſt un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALERE.

Oui ; il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique !

VALERE.

De plus, il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle ſait vos ſentimens ?

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon père, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Liſette, ſa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette déſeſpérante Liſette ?

VALERE.

Que j'ai un rival, que monſieur Oronte a donné ſa parole à un jeune homme de province

qui doit inceſſamment arriver à Paris pour épouſer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival ?

VALERE.

C'eſt ce que je ne ſais point encore. On appela Liſette dans le tems qu'elle me diſait cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas ſitôt propriétaires des trois belles maiſons de monſieur Oronte.

VALERE.

Vas trouver Liſette de ma part, parle-lui ; après cela nous prendrons nos meſures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALERE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il ſort.*)

SCENE II.

CRISPIN, *ſeul.*

QUE je ſuis las d'être valet ! ah ! Criſpin, c'eſt ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrais préſentement briller dans la finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu ! J'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCENE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'EST-CE pas-là Criſpin?

CRISPIN.

Eſt-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

CRISPIN.

C'eſt Labranche, ou je meure ! L'heureuſe rencontre ! Que je t'embraſſe, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris,

je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation ſur mer; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! Qu'avais-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curioſité, des nouvelles de ſon pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourſe; il crie au voleur, le guet vient; on me prend pour un fripon; on me mène au châtelet; j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept ſemaines !

LABRANCHE

J'y aurais demeuré bien davantage, ſans la nièce d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai ?

LABRANCHE.

On était furieuſement prévenu contre moi;

mais cette bonne amie ſe donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de ſavoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu! Je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Criſpin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non; je ſuis, comme toi, un fripon honoraire. je ſuis rentré dans le ſervice auſſi; mais je ſers un maître ſans bien, ce qui ſuppoſe un valet ſans gages; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi. Je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appellé Damis; c'eſt un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'eſt un homme univerſel: nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches; cela m'amuſe, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innoçente vie!

LABRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Aſſurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maiſon.

CRISPIN.

Chez monſieur Oronte?

LABRANCHE.

Sa fille eſt promiſe à Damis.

CRISPIN.

Angélique promiſe à ton maître ?

LABRANCHE.

Monſieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui; nous allâmes voir monſieur Oronte qui eſt de ſes anciens amis, & ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'eſt donc une affaire réſolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat eſt déjà ſigné des deux pères & de madame Oronte; la dot, qui eſt de vingt mille écus en argent comptant, eſt toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis, pour terminer la choſe.

CRISPIN.

Ah ! Parbleu, cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais, puiſque Damis. . . .

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'épouſera point Angélique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que ſon père le mariait ici, il s'eſt marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes. . . . . de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parens. La fille eſt de condition. Damis a été obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèſe.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître

tous faits; j'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur & madame Oronte, & retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon!

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche, attends, mon enfant; il me vient une idée... Dis-moi un peu; ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu! Si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non; tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle; de quoi s'agit-il? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis? Et lui faire épouser....

CRISPIN.

Mon maître! Fi donc! Voilà un plaisant gueux, pour une fille comme Angélique. Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malpeſte ! Tu as raiſon ; cela n'eſt pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angélique.

LABRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je diſparaîtrai, avant qu'on en vienne aux éclairciſſemens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LABRANCHE.

Tu parles de diſparaître avec la dot, ſans faire mention de moi. Il y a quelque choſe à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous diſparaîtrons enſemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te ſers de croupier. Le coup, je l'avoue, eſt un peu hardi; mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du royaume, qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère eſt monſieur Oronte.

LABRANCHE.

C'eſt un bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans, une

femme qui s'aime, & qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour....

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître. Oui, justement, tu es à-peu-près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte: allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, & que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.



SCENE. IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

OUI, Lifette, depuis que Valère m'a découvert fa paffion, un fecret chagrin me dévore; & je fens que, fi j'époufe Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je fuis malheureufe! entre dans ma fituation, Lifette. Que dois-je faire? confeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel confeil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'infpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux fortes de confeils; l'un, d'oublier Valère; & l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle: vous avez trop d'amour pour fuivre le premier, j'ai la confcience trop délicate pour vous donner le fecond; cela eft embarraffant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lifette, tu me défefpères.

LISETTE.

Attendez, il me femble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma confcience; oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la careffe; flattons-là, careffons-là; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être monfieur Oronte à retirer fa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raifon, Lifette; mais je crains....

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère; fon efprit a fi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eft vrai qu'elle eft toujours du fentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laiffons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai figne.

ANGÉLIQUE *fe retire au fond du théâtre.*

SCENE V.

Mme ORONTE, LISETTE, ANGÉLIQUE, *dans le fond du théâtre.*

LISETTE *ſans faire ſemblant devoir Mme Oronte.*

IL faut convenir que madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Mme ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah, madame ! je ne vous voyais pas ! ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage. Vous avez, lui diſais-je, la plus judicieuſe de toutes les mères, la plus raiſonnable.

Mme ORONTE.

Effectivement, Liſette, je ne reſſemble guère aux autres femmes : c'eſt toujours la raiſon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde; je mets en fait que, si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MME ORONTE.

Moi la contraindre! moi gêner ma fille! à dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens. Dites-moi, Lisette; aurait-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais....

MME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit,

par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siége de Candie.

Mme ORONTE.

Il est vrai; &, si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien ! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

Mme ORONTE.

Eh ! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Mme ORONTE.

Qui ? Valère ?

LISETTE.

Lui-même.

Mme ORONTE.

A propos (vous m'en faites souvenir) il nous regardait hier, Angélique & moi, avec des yeux si passionnés ! Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE *ayant fait ſigne à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même; & il m'a chargée de vous prier, de ſa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE *s'approchant, à ſa mère.*

Pardonnez, madame, ſi mes ſentimens ne ſont pas conformes aux vôtres; mais vous ſavez.....

Mme ORONTE *à Angélique.*

Je ſais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de ſon cœur ſur les vues de ſes parens; mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE *à madame Oronte.*

Ce n'eſt pas aſſez, madame; monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre : ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur.....

Mme ORONTE.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-deſſus; je prends Valère ſous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, Mme ORONTE, LISETTE.

Mme ORONTE *à son mari.*

VOUS venez fort à propos, monsieur; j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE *à sa femme.*

Ah, ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

Mme ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique, Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme ; & en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE *bas à madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère ; & sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

MME. ORONTE.

D'où vient, monſieur ?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à monſieur Orgon notre ancien ami ? Avez-vous quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

MME ORONTE.

Non.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Courage ; ne molliſſez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat eſt ſigné, que tous les préparatifs ſont faits, & que nous n'attendons que Damis. La choſe n'eſt-elle pas trop avancée, pour s'en dédire ?

MME ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raiſonnable, madame, pour vouloir vous oppoſer à ce mariage.

MME ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppoſe pas.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie ! eſt-ce là une femme ? elle ne contredit point.

Mme ORONTE.

Vous le voyez, Liſette ; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé !

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE. LISETTE.

M. ORONTE.

J'APPERÇOIS le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble ſerviteur à monſieur & à madame Oronte ; ſerviteur très-humble à mademoiſelle Angélique ; bon jour, Liſette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle ?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

Monſieur Damis, votre gendre & mon maître,

vient d'arriver de Chartres : il marche ſur mes pas, j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE *bas, à elle-même.*

O ciel!

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience. Mais pourquoi n'eſt-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en ſommes, doit-il faire ces façons-là ?

LABRANCHE.

Oh ! monſieur, il ſait trop bien vivre, pour en uſer ſi familièrement avec vous : c'eſt le garçon de France qui a les meilleurs manières; quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Mme ORONTE *à Labranche.*

Eſt-il poli, eſt-il ſage?

LABRANCHE *à madame Oronte.*

S'il eſt ſage, madame? il a été élevé avec la plus brillante jeuneſſe de Paris : tudieu ! c'eſt une tête bien ſenſée.

M. ORONTE.

Et monſieur Orgon n'eſt-il pas avec lui?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

Non, monſieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*il donne une lettre à monſieur Oronte.*)

M. ORONTE, *lit le deſſus de la lettre.*

» A monſieur, monſieur Craquet, médecin, » dans la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela, monſieur.

M. ORONTE *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LABRANCHE *tire pluſieurs lettres, & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leurs adreſſes. Voyons celle-ci. (*il lit.*) » A monſieur Bredouillet, avocat au parlement, » rue des mauvaiſes paroles. » Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre. (*il lit.*) » A monſieur » Gourmandin, chanoine de.... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*il lit.*) » A monſieur Oronte. » Ah! voici la lettre de monſieur Orgon... (*il la donne.*) Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet elle n'eſt pas reconnaiſſable.

LABRANCHE.

La goutte eſt un terrible mal. Le ciel vous en veuille préſerver, auſſi-bien que madame Oronte, mademoiſelle Angélique, Liſette & toute la compagnie,

M. ORONTE *lit.*

» Je me diſpoſais à partir avec Damis; mais » la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme » ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire » à Paris, je n'ai pas voulu que mon indiſpoſi- » tion retardât un mariage qui fait ma plus chère » envie, & toute la conſolation de ma vieilleſſe. » Je vous envoie mon fils, ſervez-lui de père » comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce » que vous ferez.

» De Chartres,

» Votre affectionné ſerviteur,

» *ORGON.* »

Que je le plains!



SCENE VIII.

CRISPIN, *dans le fond;* ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Labranche.*

MAIS qui eſt ce jeune homme qui s'avance? ne ſerait-ce point Damis ?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

C'eſt lui-même. (*à madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame ? n'a-t-il pas un air qui prévient en ſa faveur ?

Mme ORONTE *à Labranche.*

Il n'eſt pas mal fait, vraiment.

CRISPIN *appelant.*

Labranche ?

LABRANCHE *à Criſpin.*

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt-ce-là monſieur Oronte, mon illuſtre beau-père.

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE *à Crispin.*

Soyez le bien venu, mon gendre, embraſſez-moi.

CRISPIN *embraſſant monſieur Oronte.*

Ma joie eſt extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraſſer. (*montrant madame Oronte.*) Voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'eſt ma femme ; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeſte la jolie famille ! (*regardant Angélique.*) je ferais volontiers ma femme de l'une, (*regardant madame Oronte.*) & ma maîtreſſe de l'autre.

Mme ORONTE *à Criſpin.*

Cela eſt trop galant. (*à Liſettte.*) il paraît avoir de l'eſprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN *à madame Oronte.*

Quel air ! quelle grâce ! quelle noble fierté ! ventrebleu ! Madame, vous êtes toute adorable.

Mon

Mon père me le disait bien : tu verras madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

Mme ORONTE.

Fi donc !

CRISPIN *à part.*

La plus désag. . . . . (*haut.*) Je voudrais, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

Mme ORONTE *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père, que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il se promettait bien de danser la bourée avec madame Oronte.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE *à Labranche.*

Hé ! mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous, & signées ; il ne reste plus qu'à terminer la chose & compter la dot.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Compter la dot ; oui, c'eſt fort bien dit. Labranche ! permettez que je donne une commiſſion à mon valet. (*à part, à Labranche*) Vas chez le marquis. (*bas.*) Vas-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends. (*haut.*) Et tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LABRANCHE *ſortant.*

J'y vôle.



SCENE IX.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Crispin.*

REVENONS à votre père; je ſuis très-affligé de ſon indiſpoſition; mais, ſatisfaites, je vous prie, ma curioſité. Dites-moi un peu des nouvelles de ſon procès.

CRISPIN *d'un air inquiet, appele :*

Labranche !

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN *bas, à lui-même.*

Maugrebleu de la queſtion !... (*haut.*) J'ai oublié de chercher Labranche.... (*bas, à lui-même.*) Il devait bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien ? ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN *à M. Oronte.*

Oui, dieu merci, l'affaire en eſt faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous aſſure.

Mme ORONTE.

Le ciel en ſoit loué !

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur ; il aurait donné tout ſon bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent ; n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la juſtice eſt une ſi belle choſe, qu'on ne ſaurait trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens ; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN

Ah ! cela n'eſt pas concevable : il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes ? Il m'a dit que ſa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ſes intérêts un certain vieux normand qui lui donnait des conſeils : c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père.... Mais changeons de diſcours; laiſſons-là les procès; je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Hé bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN *donnant la main à madame Oronte.*

Madame!

Mme ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite.

(Criſpin, M. Oronte & Mme Oronte ſortent.)



SCENE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HELAS ! que vais-je devenir ?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monſieur Damis; cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Liſette, tu ſais mes ſentimens, montre-toi ſenſible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon ſort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Liſette, ma chère Liſette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ſuis ſi touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conſeil; & je vous vois ſi affligée, que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALERE, *dans le fond.*

VALERE *à lui-même.*

CRISPIN m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours, il m'a dit qu'il méditait un ſtratagême; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eſt. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE *à Angélique.*

Valère vient.

VALERE.

Je ne me trompe point; c'eſt elle-même. (*s'approchant.*) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma deſtinée? Quel ſera le fruit..... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé! oui, monſieur, nous pleurons, nous nous déſeſpérons. Votre rival eſt arrivé.

VALERE.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LISETTE.

Et, dès ce ſoir, il épouſe ma maîtreſſe.

VALERE.

Juſte ciel!

LISETTE.

Si, du moins, après ſon mariage, elle demeurait à Paris, paſſe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer enſemble vos déplaiſirs; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez ſéparément.

VALERE.

J'en mourrai. Mais, Liſette, qui eſt donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis!

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALERE.

Je connais tout ce pays-là, & je ne ſache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monſieur Orgon.

LISETTE.

Juſtement, c'eſt le fils de monſieur Orgon qui eſt votre rival.

VALERE.

Ah! ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALERE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec monſieur & madame Oronte.

VALERE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALERE.

Qu'il s'eſt marié ſecrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié ſecrètement ! oh, oh ! approfondiſſons un peu cette affaire, il me paraît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monſieur, allez querir cette lettre, & ne perdez point de tems.

VALERE *s'en allant.*

Dans un moment je ſuis de retour.



SCENE XII.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

ET nous, ne négligeons point cette nouvelle; je ſuis fort trompée, ſi nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous ſervira du moins à faire ſuſpendre pour quelque tems votre mariage. Je vois venir monſieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez-en faire part à madame votre mère.

SCENE XIII.

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

VALERE vient de vous quitter, Liſette.

LISETTE.

Oui, monſieur; il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra, ſur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela ſe peut-il, Liſette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monſieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui eſt ſon ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non monſieur, je vous aſſûre. Valère eſt allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé! Monſieur, pourquoi ne le croirez-vous

pas ? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon tems.

LISETTE.

Que ſavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats, qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots ? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment quelque attention ? Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la choſe.

M. ORONTE.

Tu as raiſon.



SCENE XIV.

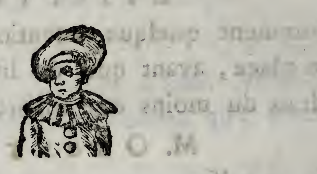
LISETTE, M. ORONTE, LABRANCHE, *dans le fond.*

M. ORONTE.

JE vois paraître le valet de Damis; il faut que je le ſonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiſſe avec lui.

LISETTE *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit ſe confirmer!



SCENE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

APROCHE, Labranche, viens-ça.... Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh ! Monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Ecoute; ton maître a la mine d'un verd galant.

LABRANCHE.

Tudieu ! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles, il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assûre le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la

vérité : je ſais tout ; je ſais que Damis eſt marié, qu'il a épouſé une fille de Chartres.

LABRANCHE *à part.*

Ouf !

M. ORONTE.

Tu te troubles ; je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monſieur ?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard ! je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monſieur ! Que je meure, ſi je comprends.....

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que tu veux dire, traître ! mais, ſi tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu ſincère de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la juſtice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monſieur ; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler ? (*Il appele vers sa maison.*) Holà, quelqu'un ! qu'on me faſſe venir un commiſſaire.

LABRANCHE *le retenant.*

Attendez, monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embaraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié ?

M. ORONTE.

Qui ? Il l'a mandé lui-même à un de ſes amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LABRANCHE *riant.*

Rien : parbleu ! le trait eſt excellent ! Ah, ha ! monſieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

M. ORONTE.

Comment ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LABRANCHE *riant.*

On nous l'avait bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de ſa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valère aime mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le ſais bien.

LABRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts : elle entre dans toutes les meſures qu'il prend pour faire réuſſir ſa recherche. Je vais parier que c'eſt elle qui vous aura débité ce menſonge-là.

M. ORONTE.

Il eſt vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçue de mon maître ; & tout cela,

Vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE *bas, à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, & lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE *bas, à part.*

Hon, hon ! ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE *haut.*

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître

n'eſt point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connaiſſent ſeulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeſte ! Monſieur, que vous êtes pénétrant ! comment ! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures;





Ho, ho, ho, ho: cela est tout a fait plaisant.

C.P. Marillier inv. L. Pouquet Sculp.

SCENE XVI

CRISPIN *dans le fond, sortant de la maison de monsieur Oronte;* M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE *à Labranche.*

J'APPERÇOIS ton maître : je veux rire avec lui de son prétendu mariage ; ah, ah, ah, ah.

LABRANCHE *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE *riant, à Crispin.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant ! on m'est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assurée,) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah : est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LABRANCHE *riant, & faisant des signes à Crispin*

Hé, hé, hé, hé; il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN *affectant de rire à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho; cela est tout-à-fait plaisant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en ſuis ſûr, ſerait aſſez ſot pour donner là-dedans ; mais moi, ſerviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable ! monſieur Oronte eſt un des plus grands génies !

CRISPIN.

Je voudrais ſavoir qui peut-être l'auteur d'un bruit ſi ridicule.

LABRANCHE *à Criſpin.*

Monſieur dit que c'eſt un gentilhomme appellé Valère.

CRISPIN *faiſant l'étonné.*

Valère ! Qui eſt cet homme-là ?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monſieur, qu'il ne le connaît pas.... (*à Criſpin.*) Hé, là, c'eſt ce jeune homme que tu ſais.... que vous ſavez, dis-je.... qui eſt votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en ſouviens ; à telles enſeignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de monſieur Oronte, & que ſes créanciers font des vœux très-ardens pour la proſpérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre !

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il n'eſt pas ſot, ce Valère; il n'eſt, parbleu, pas ſot.

M. ORONTE *à Labranche.*

Je ne ſuis pas bête, non plus, je ne ſuis, palſembleu, pas bête; &, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (*Il va pour ſortir & revient ſur ſes pas.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une propoſition à vous faire. Je ſuis convenu, je l'avoue, avec monſieur Orgon, de vous donner vingt-mille écus en argent comptant : mais voulez-vous prendre, pour cette ſomme, ma maiſon du fauxbourg ſaint Germain, elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Je ſuis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous ſavez, eſt plus portatif.

M. ORONTE *à Labranche.*

Aſſurément.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres, je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah ! Monſieur, la belle acquiſition ! ſi vous aviez vu cette terre-là, vous en ſeriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq-mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante-mille.

LABRANCHE.

Du moins, monſieur, du moins. Comment ! ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on pêche, chaque année, pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion. (*à Criſpin.*) Ecoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réſervais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt diſparaître ; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN *embraſſant M. Oronte.*

Ah ! quelle bonté, monſieur Oronte ! je n'en perdrai jamais la mémoire ; une éternelle reconnaiſſance.... mon cœur.... enfin, j'en ſuis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent ; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*Il va pour sortir.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent ! je veux que, dans une heure, vous épousiez ma fille.

CRISPIN *riant.*

Ah, ah, ah : que cela sera plaisant !

LABRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle.



SCENE XVII.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

IL faut que mon maître ait eu un éclairciſſement avec Angélique; & qu'il connaiſſe Damis.

LABRANCHE.

Ils ſe connaiſſent ſi bien, qu'ils s'écrivent; comme tu vois; mais, grâce à mes ſoins, monſieur Oronte eſt prévenu contre Valère, & j'eſpère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il ſoit déſabuſé.

CRISPIN *regardant vers le fond du théâtre.*

O ciel!

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Criſpin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-tems!



SCENE XVIII.

CRISPIN, VALERE. LABRANCHE.

VALERE *dans le fond.*

JE puis, avec cette lettre, entrer chez monſieur Oronte. Mais je vois un jeune homme, ſerait-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclairciſſe. (*Il s'approche.*) Juſte ciel, c'eſt Criſpin.

CRISPIN.

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici? ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de monſieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALERE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALERE.

Je ſais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié ! Tenez, monſieur, voilà ſon valet que j'ai mis dans vos intérêts : il va vous dire de ſes nouvelles.

VALERE *à Labranche.*

Serait-il poſſible que Damis ne m'eût pas mandé une choſe véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes? ...

(Il lit la lettre de Damis.)

« De Chartres.

» Vous ſaurez, cher ami, que je me ſuis marié
» en cette ville ces jours paſſés. J'ai épouſé
» ſecrètement une fille de condition. J'irai bien-
» tôt à Paris, où je pretends vous faire, de vive
» voix, tout le détail de ce mariage.

» *DAMIS.* »

LABRANCHE *à Valère.*

Ah ? Monſieur, je ſuis au fait. Dans le tems que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais monſieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une groſſe ſomme au père de la fille, & a, par ce moyen, aſſoupi la choſe.

VALERE.

Damis n'eſt donc point marié ?

LABRANCHE.

Bon !

CRISPIN.

Eh ! non.

VALERE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris; il n'y ſera que dans deux jours : je veux, avant ce tems-là, dégoûter monſieur & madame Oronte de ſon alliance.

VALERE.

De quelle manière ?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père & la mère d'Angélique. Vous connaiſſez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges;

je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien ! je ferai & dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chassent, & qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagême ?

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là, si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah ! monsieur, que vous avez-là un domestique adroit ! c'est le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal à la vérité; & si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance, je vous le promets.

CRISPIN.

Eh monſieur, laiſſez-là les promeſſes ; ſongez que ſi l'on vous voyait avec nous, tout ſerait perdu. Retirez-vous, & ne paraiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repoſe ſur vos ſoins.

LABRANCHE.

Ayez l'eſprit tranquile, monſieur ; éloignez-vous vîte, abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon ſort. . . .

CRISPIN.

Que de diſcours !

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repouſſant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.



SCENE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il eſt parti.

CRISPIN.

Je reſpire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme aſſez chaude. Je mourais de peur que monſieur Oronte ne nous ſurprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignais auſſi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurés du ſuccès de notre projet. Nous pouvons à préſent choiſir la route que nous avons à prendre ? As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres; oui, c'eſt fort bien raiſonné. J'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LABRANCHE.

Je regarde.... oui,... non.... ventrebleu! ſerait-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LABRANCHE.

Hélas! voilà toute ſa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LABRANCHE.

Criſpin, mon pauvre Criſpin, c'eſt M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables ſont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monſieur Oronte, & tout va ſe découvrir.

LABRANCHE.

C'eſt ce qu'il faut empêcher, s'il eſt poſſible. Vas m'attendre à l'auberge.

(*CRISPIN ſort.*)

SCENE XX.

LABRANCHE *ſeul.*

CE que je crains le plus, c'eſt que monſieur Oronte ne ſorte, pendant que je lui parlerai.

SCENE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON *à lui-même.*

JE ne ſais quel accueil je vais recevoir de monſieur & de madame Oronte.

LABRANCHE *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*haut.*) Serviteur à monſieur Orgon.

M. ORGON *haut.*

Ah ! je ne te voyais pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monſieur ! c'eſt donc ainſi que vous ſurprenez les gens ! Qui vous croyait à Paris ?

M. ORGON.

Je ſuis parti de Chartres peu de tems après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait

mieux que je parlaſſe moi-même à monſieur Oronte, & qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le miniſtère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat ſur les bienſéances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monſieur & madame Oronte?

M. ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LABRANCHE.

Rendez graces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE.

Hé, oui, morbleu, je les ai vus : je ſors de chez eux. Madame Oronte eſt dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi!

LABRANCHE.

Contre vous. Hé, quoi! a-t-elle dit, monſieur Orgon nous manque de parole; qui l'aurait cru? Ma fille déſormais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille?

LABRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois. « On ne croira point dans le monde, » a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser » une fille de Chartres; on dira plutôt que » monsieur Orgon a approfondi nos biens, & » que, ne les ayant pas trouvés solides, il a » retiré sa parole. »

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête; elle ne connaît personne, elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Oh! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'a donné seulement deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche: peuvent-ils être

capables d'un pareil emportement ; & doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances.

LABRANCHE.

Pardonnez moi, je leur ai dit que, monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LABRANCHE.

Bon, rendus ! Ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, & leur représenter si bien les choses, que..... (*il va pour entrer chez monsieur Oronte*).

LABRANCHE *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non ; viens Labranche ; je les verrai demain. (*il sort*).

LABRANCHE.

Je marche sur vos pas.

(*LABRANCHE seul.*)



SCENE XXII.

LABRANCHE *seul.*

OU plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot : il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit toute entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois : il l'aime, & il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je démènagerai avec le solide. Mais, non. Rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes-gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire ; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon ! (*il sort.*)

SCENE XXIII.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous le dis encore, monſieur; Valère eſt honnête-homme, & vous devez approfondir.....

M. ORONTE.

Tout n'eſt que trop approfondi, Liſette. Je ſais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; & je ſuis fâché que vous n'ayez pas inventé enſemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monſieur ! vous vous imaginez....

M. ORONTE.

Non, Liſette, je ne m'imagine rien. Je ſuis facile à tromper. Moi ! je ſuis le plus pauvre génie du monde. Allez, Liſette, dites à Valère qu'il ne ſera jamais mon gendre : c'eſt de quoi il peut aſſurer meſſieurs ſes créanciers. (*il ſort.*)

SCENE XXIV.

LISETTE *ſeule.*

OUAIS ! que ſignifie tout ceci ? Il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration. (*elle rêve.*)

SCENE XXV.

LISETTE, VALERE.

VALERE *à lui-même.*

QUOI que m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquilement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſais pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point paraître ici ; car enfin, au lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrais l'appuyer.

LISETTE *appercevant Valère.*

Ah, monſieur !

VALERE.

Hé bien, Liſette ?

LISETTE.

Vous avez tardez bien long tems. Où eſt la lettre de Damis ?

VALERE.

La voici ; mais elle nous ſera inutile. Dis-moi plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême.

LISETTE.

Quel ſtratagême ?

VALERE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin ! Queſt-ce que c'eſt que ce Criſpin ?

VALERE.

Hé, parbleu ! c'eſt mon valet.

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALERE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette : Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire, monſieur.

VALERE.

Ah, ç'en eſt trop ; je perds patience ; je ſuis au déſeſpoir.



SCENE XXVI.

LISETTE, ANGÉLIQUE, Mme ORONTE, VALERE.

Mme ORONTE.

JE ſuis bien-aiſe de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il ſuppoſer des lettres ?

VALERE *à madame Oronte.*

Suppoſer; moi, madame! Qui peut m'avoir rendu un ſi mauvais office auprès de vous ?

LISETTE *à madame Oronte.*

Hé! madame, monſieur Valère n'a rien ſuppoſé; il y a de la manigance dans cette affaire.



SCENE XXVII.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

LISETTE.

MAIS voici monſieur Oronte qui revient; monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monſieur Orgon.

M. ORGON *dans le fond.*

C'eſt ce qu'il faut éclaircir, monſieur Oronte.

M. ORONTE *s'approchant, à ſa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monſieur Orgon, en allant chez mon notaire : il vient, dit-il, à Paris pour retirer ſa parole; Damis eſt effectivement marié.

M. ORGON *à madame Oronte.*

Cela eſt vrai, madame; & quand vous ſaurez toutes les circonſtances de ce mariage, vous excuſerez.....

M. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir. Mais ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'il aſſure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

M ORONTE *à M. Oronte.*

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

M. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

M. ORONTE *à M. Orgon.*

Et Labranche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appele ſon maître.

M. ORGON *à M. Oronte.*

Labranche, dites-vous? Ah le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

MME ORONTE.

Le menteur !

LISETTE *bas, à part.*

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALERE *bas, à part.*

Mon traître ſe ſerait-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela; car les voici tous deux.



SCENE XXVIII[e] & dernière.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, LABRANCHE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

CRISPIN.

HE bien, monſieur Oronte, tout eſt-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu'eſt-ce que je vois?

LABRANCHE *à Criſpin.*

Ahi, nous ſommes découverts, ſauvons-nous.

(Labranche & Criſpin veulent ſe retirer.)

VALERE *les arrêtant.*

Oh! vous ne nous échapperez pas, meſſieurs les marauds, & vous ſerez traitez comme vous le méritez.

(Valère met la main ſur l'épaule de Criſpin. M. Oronte & M. Orgon ſe ſaiſiſſent de Labranche.)

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON *à Labranche.*

Dis-nous, méchant. Qui eſt cet autre fripon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALERE *à M. Orgon.*

C'eſt mon valet.

M. ORONTE.

Un valet ! juſte ciel, un valet !

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN *à Valère.*

Doucement, monſieur, doucement ; ne jugeons point ſur les apparences.

M. ORGON *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne ?

LABRANCHE *à M. Orgon.*

Allons, monſieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens ſans les entendre.

M. ORGON.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrais ſoutenir que tu n'eſt pas un maître fripon?

LABRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je ſuis un fripon ; fort bien! Voyez les douceurs qu'on s'attire en ſervant avec affection!

VALERE *à Criſpin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un ſcélérat?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe; que diable ! Monſieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de ſoupçonner votre fidélité, traîtres!

M. ORONTE *à Labranche & à Criſpin.*

Que direz-vous pour vous juſtifier, miſérables?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Criſpin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la choſe en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Criſpin; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche; tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur & madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, & les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire: ce n'est pas ma faute une fois.

M. ORONTE *à Crispin.*

Cependant si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Non, monsieur, demandez à Labranche: nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE *à Crispin & à Labranche.*

Vous ne ſauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſent nous éblouir; puiſque Damis eſt marié, il était inutile que Criſpin fît le perſonnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien! meſſieurs, puiſque vous ne voulez pas nous abſoudre comme innocens, faites-nous donc grâce, comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il ſe met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE *ſe mettant à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous ſommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Eh! monſieur; laiſſez-vous toucher; nous

vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Mme ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié; je demande grâce pour eux.

LISETTE *bas, à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON *à Criſpin & à Labranche.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais, puiſque ma femme le veut, oublions le paſſé: auſſi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir. (*aux valets.*) On vous pardonne donc; & même, ſi vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ferai encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *se relevant.*

Oh ! monſieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE *se relevant.*

Oui ! monſieur, nous ſommes ſi mortifiés de n'avoir pas réuſſi dans notre entrepriſe, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'eſprit : mais il en faut faire un meilleur uſage ; &, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commiſſion.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monſieur de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filleule d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monſieur, de mériter, par ma complaiſance, toutes les bontés du parein.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-tems. Entrons. J'eſpère que monſieur Orgon voudra

bien honorer de ſa préſence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danſer avec madame Oronte.

M. ORGON donne la main à Mme ORONTE, & VALERE à ANGÉLIQUE.

Fin de Criſpin, rival de ſon maître.



TURCARET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

Représentée pour la première fois, en 1709.



ACTEURS.

M. TURCARET, *traitant, amoureux de la baronne.*

LE CHEVALIER, } *petits-maîtres.*
LE MARQUIS, }

FRONTIN, *valet du chevalier.*

FLAMAND, *valet de M. Turcaret.*

M. RAFLE, *uſurier.*

M. FURET, *fourbe.*

JASMIN, *petit laquais de la baronne.*

LA BARONNE, *jeune veuve, coquette.*

MME TURCARET, *femme de M. Turcaret.*

MME JACOB, *revendeuſe à la toilette, & ſœur de M. Turcaret.*

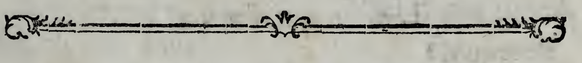
MARINE, } *ſuivantes de la baronne.*
LISETTE, }

La ſcène eſt à Paris, chez la baronne.



TURCARET,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux cens piſtoles!

LA BARONNE.

Ceſſe de me reprocher....

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite eſt inſupportable.

LA BARONNE.

Marine!....

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je fasse, suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, & il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez guère; quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; monsieur Turcaret,

dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que monsieur Turcaret vînt à vous manquer : car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, & obligés de courir au secours de Malte; c'est un chevalier de Paris, il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; &, ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin,

ſon bon valet, Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable ! & tu conclus de-là....

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connaiſſiez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi; & cette façon de ſincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONNE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément; & je ne ceſſerai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chaſſé de chez vous : car, enfin, ſi cela continue, ſavez-vous ce qui en arrivera.

LA BARONNE.

Hé ! quoi?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſaura que vous voulez conſerver le chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il ſoit permis d'avoir des amis; il ceſſera de vous faire des préſens, il ne vous épouſera point; &, ſi vous êtes réduite à épouſer le chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine; je veux ſonger à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir Enviſagez dès-à-préſent un établiſſement ſolide; profitez des prodigalités de monſieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde: mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, & vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aiſé, qui réabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raiſons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je ſens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raiſon. C'eſt-là le bon parti. Il faut s'attacher à monſieur Turcaret, pour l'épouſer ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins des débris de ſa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi ſoutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puiſſe dire, vous laſſerez les caquets, vous fatiguerez la médiſance, & l'on s'accoutumera inſenſiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma réſolution eſt priſe, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en eſt fait, je ne prends plus de part à ſa fortune, je ne réparerai plus ſes pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé: commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laiſſe-moi faire.

SCENE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN *à la baronne.*

JE viens de la part de mon maître & de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE *d'un air froid.*

Je vous en ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la liberté de la ſaluer.

MARINE *d'un air bruſque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN *préſentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monſieur le chevalier vous écrit, vous inſtruira, madame, de certaine aventure....

MARINE *bas, à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE *bas, à la baronne.*

Sotte curioſité!

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
» teſſe ; je vous l'envoie & vous le ſacrifie. Mais
» vous ne devez point me tenir compte de ce
» ſacrifice, ma chère baronne : je ſuis ſi occupé,
» ſi poſſédé de vos charmes, que je n'ai pas la
» liberté de vous être infidèle. Pardonnez, mon
» adorable, ſi je ne vous en dis pas davantage ;
» j'ai l'eſprit dans un accablement mortel. J'ai
» perdu tout mon argent, & Frontin vous dira
» le reſte.

» *LE CHEVALIER.* »

MARINE *haut, à Frontin.*

Puiſqu'il a perdu tout ſon argent, je ne vois pas qu'il y ait du reſte à cela.

FRONTIN *à Marine.*

Pardonnez-moi ; outre les deux cens piſtoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus ſur ſa parole : voilà le reſte. Oh diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE *à Frontin.*

Où eſt le portrait ?

FRONTIN, *donnant le portrait à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comteſſe-là, Frontin.

FRONTIN.

C'eſt une conquête, madame, que nous avons faite, ſans y penſer. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comteſſe dans un lanſquenet.

MARINE.

Une comteſſe de lanſquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon maître ; il répondit, pour rire, à ſes minauderies. Elle qui aime le ſérieux, a pris la choſe fort ſérieuſement. Elle nous a, ce matin, envoyé ſon portrait. Nous ne ſavons pas ſeulement ſon nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comteſſe-là eſt quelque dame normande. Toute ſa famille bourgeoiſe ſe cottiſe pour lui faire tenir à Paris une petite penſion, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peſte ! vous n'êtes pas gens à faire ſottement des ſacrifices ! vous en connaiſſez bien le prix.

FRONTIN *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a penſé être une nuit éternelle pour monſieur le chevalier? En arrivant au logis, il ſe jette dans un fauteuil; il commence par ſe rappeler les plus malheureux coups du jeu, aſſaiſonnant ſes réflexions d'épithètes & d'apoſtrophes énergiques.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comteſſe, Frontin; n'eſt-elle pas plus belle que ſon portrait?

FRONTIN.

Non, madame; & ce n'eſt pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle eſt aſſez piquante, ma foi, elle eſt aſſez piquante. Or, je voulus d'abord repréſenter à mon maître que tous ſes juremens étaient des paroles perdues; mais conſidérant que cela ſoulage un joueur déſeſpéré, je le laiſſai s'égayer dans ſes apoſtrophes.

LA BARONNE *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſais pas trop bien; car elle a le teint ſi beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eſt-à-dire, qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ſes piſtolets.

LA BARONNE.

Ses piſtolets, Marine! ſes piſtolets!

MARINE.

Il ne ſe tuera point, madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuſe; auſſitôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſurément.

MARINE.

Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu. « Monſieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous » faire? vous paſſez les bornes de la douleur » du lanſquenet. Si votre malheur vous fait » haïr le jour, conſervez-vous du moins, vivez » pour votre aimable baronne; elle vous a juſ- » qu'ici tiré généreuſement de tous vos embarras! » & ſoyez ſûr, (ai-je ajoûté ſeulement pour

» calmer ſa fureur) qu'elle ne vous laiſſera point » dans celui-ci. »

MARINE *bas.*

L'entend-t-il, le maraud ?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois ; » monſieur Turcaret a bon dos, il portera bien » encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin ?

FRONTIN.

Hé bien, madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'eſpérance ! il s'eſt laiſſé déſarmer comme un enfant, il s'eſt couché & s'eſt endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN.

Mais ce matin, à ſon réveil, il a ſenti renaître ſes chagrins ; le portrait de la comteſſe ne les a point diſſipés. Il m'a fait partir ſur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour diſpoſer de ſon ſort. Que lui dirai-je, madame !

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond ſur moi, & que, n'étant point en argent comptant.... (*elle veut tirer ſon diamant.*)

MARINE *la retenant.*

Hé ! madame, y ſongez-vous ?

LA BARONNE *remettant ſon diamant.*

Tu lui diras que je ſuis touchée de ſon malheur.

MARINE *à Frontin.*

Et que je ſuis, de mon côté, très-fâchée de ſon infortune

FRONTIN.

Ah ! qu'il ſera fâché lui !.... (*bas à part.*) maugrebleu de la ſoubrette ?

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je ſuis ſenſible à ſes peines.

MARINE.

Que je ſens vivement ſon affliction, Frontin.

FRONTIN *haut à la baronne.*

Ç'en eſt donc fait, madame, vous ne verrez plus monſieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer ſes dettes, va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'eſt plus ſenſible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poſte.

LA BARONNE

Prendre la poſte, Marine !

MARINE *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE *à Frontin.*

Non, non; vas-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*donnant son diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cens pistoles que monsieur Turcaret m'a donné; vas le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*il sort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons.



SCENE III.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter.

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé ! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient ? Ce sont vos affaires, madame ; ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas ! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre ; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre ! Ces foiblesses vous conviennent-elles ? Hé, fi ! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine ! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice ! que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! c'eſt quelque vieux portrait de famille ; que ſait-on? de ſa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Non ; j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée récente.

MARINE *prenant le portrait.*

Attendez.... Ah ! juſtement, c'eſt ce coloſſe de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut, quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine ; cette comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE *rendant le portrait à la baronne.*

A-peu-près comme monſieur Turcaret. Mais ſi la comteſſe était femme d'affaires, on ne vous la ſacrifirait pas, ſur ma parole.



SCENE IV.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

TAIS-TOI, Marine; j'apperçois le laquais de monſieur Turcaret.

MARINE *bas, à la baronne.*

Oh ! pour celui-ci paſſe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

FLAMAND *préſentant un petit coffre à la baronne.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE *montrant le coffre à Marine.*

Conſidère, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en ſerons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur! l'affaire eſt ſérieuſe.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE *bas.*

Bon; voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non, ce ſont des vers que monſieur Turcaret m'adreſſe.

MARINE.

Des vers de monſieur Turcaret.

LA BARONNE *liſant.*

« A Philis.... quatrain... » Je ſuis la Philis, & il me prie en vers de recevoir ſon billet en proſe.

MARINE.

Je ſuis fort curieuſe d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de ſi bonne proſe.

LA BARONNE.

Les voici; écoute.

(*elle lit.*)

» Recevez ce billet, charmante Philis,
» Et ſoyez aſſurée que mon ame
» Conſervera toujours une éternelle flamme,
» Comme il eſt certain que trois & trois font ſix. »

MARINE.

Que cela eſt finement penſé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs ſe peignent dans leurs ouvrages.... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

MARINE ſort.

SCENE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

IL faut que je te donne quelque choſe à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma ſanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce conſeiller que j'ai ſervi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depuis que je ſis chez monſieur Turcaret, je ſis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'eſt tel que la maiſon d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût.

SCENE VI.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND *appercevant M. Turcaret.*

LE voici, madame, le voici.
(il ſort.)



SCENE VII.

MARINE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

JE ſuis ravie de vous voir, monſieur Turcaret, pour vous faire des complimens ſur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET *riant*

Oh, oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils ſont du dernier galant. Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaiſantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieuſement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profeſſion ne penſent & ne s'expriment pas ainſi ; on ne ſaurait les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curioſité, ſi je ſerais capable d'en compoſer, & l'amour m'a ouvert l'eſprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monſieur ; il n'y a rien d'impoſſible pour vous.

MARINE.

Votre proſe, monſieur, mérite auſſi des complimens : elle vaut bien votre poéſie au moins.

M. TURCARET.

Il eſt vrai que ma proſe a ſon mérite ; elle eſt ſignée & approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre prose, monsieur; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon; il n'est que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix-mille écus? Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je ſuis plus offenſée du motif que de la choſe même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi ?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée ! non, madame, ce n'eſt point dans cette vue que....

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche ! qu'elle eſt ſincère !

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins.

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

M. TURCARET.

Elle me charme.... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous ſortez ſitôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma reine ; je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper. (*il lui baiſe la main.*)

LA BARONNE.

Fuſſiez-vous déjà de retour !

MARINE *faiſant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monſieur ; je ſuis votre très-humble ſervante.

M. TURCARET.

A propos, Marine ; il me ſemble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne ſans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, monſieur. Oh ! nous ſommes tous deux des gens de bonne foi !

M. TURCARET ſort.

SCENE VIII.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort ſatisfait de nous, Marine.

MARINE.

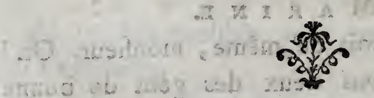
Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent ſujet ! Il a de l'argent, il eſt prodigue & crédule ; c'eſt un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais aſſez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui ; mais par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monſieur Turcaret.



SCENE IX.

MARINE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

JE viens, madame, vous témoigner ma reconnaiſſance; ſans vous, j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout ſon crédit, & je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je ſuis bien-aiſe, chevalier, de vous avoir fait ce plaiſir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il eſt doux de voir ſauver ſon honneur par l'objet même de ſon amour !

MARINE *bas, à elle-même.*

Qu'il eſt tendre & paſſionné ! Le moyen de lui refuſer quelque choſe !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai auſſi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'eſt intéreſſée à ma douleur.

MARINE *au chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y ſuis intéreſſée; elle nous coûte aſſez pour cela.

LA BARONNE *à Marine.*

Taiſez-vous, Marine; vous avez des vivacités qui ne me plaiſent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! madame, laiſſez-la parler; j'aime les gens francs & ſincères.

MARINE.

Et moi, je haïs ceux qui ne le ſont pas.

LE CHEVALIER.

Elle eſt toute ſpirituelle dans ſes mauvaiſes humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques. (*il fait ſemblant de fouiller dans ſes poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en reſſouvenir.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt de l'argent comptant.

MARINE *à Frontin.*

J'ai bien affaire de ſon argent ! hé ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine

MARINE.

C'eſt voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le reſpect.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Ne prenez point la choſe ſérieuſement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquilement que vous ſoyez la dupe de monſieur, & que monſieur Turcaret ſoit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine !.....

MARINE.

Hé fi, fi ! Madame; c'eſt ſe moquer, de recevoir d'une main, pour diſſiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, & monſieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela vous êtes trop inſolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chaſſerai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame, je me donne mon congé moi-même: je ne

veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame ; &, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*elle sort.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

VOILA, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame vous avez eu raison : comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE *à Frontin.*

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle ſe mêlait de vous donner des conſeils! elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je ſuis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux viſages.

LE CHEVALIER.

Il ſeroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de ſa colère, elle allât donner à monſieur Turcaret des impreſſions qui ne conviendraient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN *au chevalier.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas: les ſoubrettes ſont comme les bigottes; elles ſont des actions charitables pour ſe venger.

LA BARONNE *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'eſprit, & monſieur Turcaret n'en a guère: je ne l'aime point, & il eſt amoureux: je ſaurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chaſſée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je ſonge que ce n'eſt pas aſſez de nous être débarraſſés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'eſprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de monſieur Turcaret eſt un ſot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre ſervice, & je voudrais mettre à ſa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies ſupérieurs, qui ſont fait pour gouverner les eſprits médiocres, & les tenir toujours dans la ſituation dont on a beſoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies ſupérieurs! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous ſera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Je ſuis jaloux de l'invention, on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monſieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays ſur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connais perſonne pour cela ; chevalier, chargez-vous de ce ſoin; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je ſuis bien-aiſe de l'avoir, & vous me tiendrez compte du ſurplus.

FRONTIN.

Cela eſt trop juſte, madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, madame, & vous aurez cet argent inceſſamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.



SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, & la bonne femme? Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, & que son diamant est en gages; le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai.

FRONTIN.

Quoi! tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe?

LE CHEVALIER.

Aſſurément; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerais un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon: j'ai fait un jugement téméraire, je croyais que vous vouliez faire les choſes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne ſera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après ſa deſtruction, là, ſon anéantiſſement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des ſoins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien: à ces ſentimens généreux je reconnais mon maitre.

SCENE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *bas, à Frontin.*

PAIX ; Frontin ; voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez ſans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter inceſſamment ; mais, avant que je vous quitte, ſouffrez que, charmé de vos manières généreuſes, je vous faſſe connaître.....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur auſſi reconnaiſſant que le mien !

LA BARONNE *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrais-je m'éloigner de vous ſans une ſi douce eſpérance? (*Il conduit la baronne, qui rentre dans ſon appartement, & il ſort.*)

SCENE XIII.

FRONTIN *ſeul.*

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaiſant du monde.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant; l'homme qui l'avait en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'eſt une jeune perſonne, douce, complaiſante, comme il vous la faut : elle verrait tout aller ſens-deſſus-deſſous dans votre maiſon, ſans dire une ſyllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous ſommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'eſt-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle eſt ſous ma tutelle: j'ai l'adminiſtration de ſes gages & de ſes profits, & j'ai ſoin de lui fournir tous ſes petits beſoins.

LA BARONNE.

Elle ſert ſans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle eſt ſortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel ſujet?

FRONTIN.

Elle ſervait des perſonnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des viſites ſérieuſes, un mari & une femme qui s'aiment,

des gens extraordinaires : enfin c'eſt une maiſon triſte, ma pupille s'y eſt ennuyée.

LA BARONNE.

Où eſt-elle donc à l'heure qu'il eſt ?

FRONTIN.

Elle eſt logée chez une vieille prude de ma connaiſſance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me paſſer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en ſerez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ſes bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes ſortes d'inſtrumens.

LA BARONNE

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli ſujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : auſſi je la deſtine pour l'opéra ; mais je veux auparavant qu'elle ſe faſſe dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCENE II.



Hé bien! parlez, Madame, parlez, je suis de Sang-froid.

C. P. Marillier dir. R. De Launay le Jeune Sc.

SCENE II.

LA BARONNE *seule.*

CETTE fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au-lieu que l'autre ne faisiat que me chagriner par sa morale.

SCENE III.

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE *appercevant M. Turcaret, à elle-même.*

MAIS je vois monsieur Turcaret: ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET *essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles: on vient de me re[...] compte de vos perfidies, de votre d[...]ndre

LA BARONNE *haut.*

Le début eſt agréable ; & vous employez de fort jolis termes, monſieur !

M. TURCARET.

Laiſſez - moi parler; je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, & qui ne m'était pas ſuſpect ſans raiſon, n'eſt pas votre couſin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouſer, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monſieur, j'aimerais le chevalier.

M. TURCARET.

Marine me l'a aſſuré, & qu'il ne faiſait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourſe & de la mienne, & que vous lui ſacrifiez tous les préſens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine eſt une jolie perſonne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monſieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ; [illegible] devenu, par exemple, ce gros brillant que qu'e[illegible] [illegible]nai l'autre jour ? montrez-le tout-à-je vous don[illegible] [illegible]oi.
l'heure, montrez-le [illegible]

LA BARONNE.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, monſieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé ! ſur quel ton morbleu ! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en ſerez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans éclat. Je ſuis honnête-homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le ſcandale, moi : ah ! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non ; j'ai affaire à un extravagant, à un poſſédé. Oh bien ! faites, monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! & ſi je l'ai auſſi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah ! ſi je le croyais !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ! au-lieu de se jeter à mes genoux, & de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela !

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET *essoufflé*.

Hé bien ! parlez, madame, parlez, je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine.....

M. TURCARET.

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'est point.....

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monſieur, ne m'interrompez pas; ſongez que vous êtes de ſang froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chaſſer Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'eſt à cauſe qu'elle me reprochait ſans ceſſe l'inclination que j'avais pour vous. » Eſt il rien de ſi ridicule, me diſait-» elle à tous momens, que de voir la veuve d'un » colonel ſonger à un monſieur Turcaret, un » homme ſans naiſſance, ſans eſprit, de la mine » la plus baſſe.....

M. TURCARET.

Paſſons, s'il vous plaît, ſur les qualités; cette Marine-là eſt une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choiſir un époux » entre vingt perſonnes de la première qualité; » lorſque vous refuſez votre aveu même aux » preſſantes inſtances de toute la famille d'un » marquis dont vous êtes adorée, & que vous

» avez la faiblesse de sacrifier à ce monsieur
» Turcaret. »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, & c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, & vous êtes assez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait ; & que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se presente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais.....

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes

l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui eſt, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, ſi je vous montrais tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirais, en ce cas-là, que..... Mais cela ne ſe peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monſieur ; le reconnaiſſez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire ſur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là eſt une grande ſcélérate ! Je reconnais la friponnerie & mon injuſtice ; pardonnez-moi, madame, d'avoir ſoupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne ſont point excuſables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laiſſer ſi facilement prévenir

contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non. Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine ! coquine de Marine ! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter : elle m'a dit que vous & monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; & que si, aujourd'hui pour demain, je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot : où diable avais-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET *se levant.*

Quelle bonté ! Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous & le chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là : consentez-y, madame, j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Et, quels ſont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'eſt ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de couſins, d'oncles, & de maris j'ai fait directeurs en ma vie! J'en ai envoyés jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne ſongez pas que mon couſin le chevalier eſt homme de condition, & que ces ſortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, ſans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'eſt l'homme du monde qui doit vous cauſer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une manière ſi naïve, que vous me le perſuadez.

LA BARONNE.

Oublions le paſſé, il faut que je vous faſſe une prière.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commiſſion, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déjà pouſſé, ſi je lui avais trouvé quelque diſpoſition; mais il a l'eſprit trop bonace; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez lui un emploi qui ne ſoit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas tout; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon couſin le chevalier; c'eſt auſſi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.



SCENE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Monſieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaiſſez bien en phyſionomies!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*à Frontin.*) Approche, mon ami: dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'eſt à-dire, ſi tu ſais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriſer.

FRONTIN.

Pas encore, monſieur : mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſais du moins l'arithmétique ; tu ſais faire des comptes à parties ſimples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monſieur ; je ſais même faire des parties doubles : j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connaiſſez ; là, d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Juſtement ; c'eſt ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, madame, eſt bien niais.

LA BARONNE.

Il ſe déniaiſera dans vos bureaux.

M. TURCARET

Ho! qu'oui, madame, ho! qu'oui; d'ailleurs, un bel eſprit n'eſt pas néceſſaire pour faire ſon chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies aſſez communs: il ſuffit d'un certain uſage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre ſcience.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET *à Frontin.*

Oh! çà, mon ami; tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monſieur, comme mon nouveau maître: mais, en qualité d'ancien laquais de monſieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commiſſion dont il m'a chargé; il vous donne, & à madame ſa couſine, à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes ſortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de champagne; &, pour égayer le repas, vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONNE.

De la muſique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enſeignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, madame; il y aura huit concertans, quatre italiens de Paris, trois chanteuſes & deux gros chantres.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il a, ma foi, raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Oh! diable, quand monſieur le chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET *à la baronne.*

Qu'il eſt ingénu ! (*à Frontin.*) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (*à la baronne.*) Et, pour ſurcroit de réjouiſſance, j'amènerai ici monſieur Gloutonneau le poëte ; auſſi bien je ne ſaurais manger, ſi je n'ai quelque bel eſprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaiſir. Cet auteur apparemment eſt fort brillant dans la converſation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange & penſe beaucoup : peſte ! c'eſt un homme bien agréable.... Oh ! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caiſſe de porcelaines de Saxe d'une beauté....

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ne vous jetez point dans une dépenſe....

M. TURCARET.

M. TURCARET.

Hé fi, madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*il sort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCENE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ENFIN, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'eſt à préſent, Frontin, qu'il faut donner l'eſſor à ce génie ſupérieur.....

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'eſt pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends, je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle ſera venue. (*elle entre dans une autre chambre.*)

SCENE VI.

FRONTIN *ſeul.*

COURAGE, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perſpective! je m'imagine que toutes les choſes que je vais toucher vont ſe convertir en cr.... Mais j'apperçois ma pupille.



SCENE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TU ſois la bien venue, Liſette; on t'attend avec impatience dans cette maiſon.

LISETTE.

J'y entre avec une ſatisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai miſe au fait ſur tout ce qui s'y paſſe, & ſur tout ce qui s'y doit paſſer; tu n'as qu'à te régler là-deſſus: ſouviens-toi ſeulement qu'il faut avoir une complaiſance infatiguable.

LISETTE.

Il n'eſt pas beſoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte ſans ceſſe l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'eſt-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.



SCENE VIII.

LISETTE, FRONTIN; LE CHEVALIER *dans le fond.*

FRONTIN *appercevant le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE *à Frontin.*

Je ne l'avais pas encore vu. Ah ! qu'il eſt bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre.... (*appercevant Liſette.*) Mais que vois-je? Quelle eſt cette beauté brillante.

FRONTIN *au chevalier.*

C'eſt une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ſans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monſieur; il y a long-tems que nous nous connaiſſons; je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt, parbleu ! charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous ſavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami ſincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monſieur....

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait myſtère d'une ſi belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, monſieur, je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monſieur, que diable ! vous m'entendez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*à Liſette.*) Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? Ah, la piquante repréſentation ! l'adorable griſette !

LISETTE *à part.*

Que les jeunes ſeigneurs ſont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que cette créature-là.

LISETTE *à part.*

Que leurs expreſſions ſont flatteuſes, je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER *à Frontin*

Faiſons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille comteſſe.

FRONTIN.

Non, monſieur: j'ai les inclinations roturières; je m'en tiens à Liſette à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin.... Oui, belle Liſette, vous méritez....

LISETTE.

Trève de douceurs, monſieur le chevalier; je vais me préſenter à ma maîtreſſe, qui ne m'a point encore vue; vous pouvez venir, ſi vous voulez, continuer devant elle la converſation.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choſes ſérieuſes, Frontin. Je n'apporte point à la baronne, l'argent de ſon billet.

FRONTIN.

Tant-pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un uſurier qui m'a déjà prété de l'argent, mais il n'eſt plus à Paris ; des affaires qui lui ſont ſurvenues, l'ont obligé d'en ſortir bruſquement ; ainſi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaiſſais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ! Si vous lui dites que vous avez

encore ſon billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis ſon brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne ſe deſſaiſit pas pour rien de ſon nantiſſement.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon; auſſi ſuis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il eſt chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton agent de change, & fait porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre auſſitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)



SCENE X.

FRONTIN *seul.*

JE ne manque pas d'occupation, dieu-merci. Il faut que j'aille chez le traiteur; de-là, chez l'agent de change; de chez l'agent de change, au logis; & puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret: cela s'appele, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience; après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise: alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

HE bien Frontin! as-tu commandé le ſouper? Fera-t-on grand'chère?

FRONTIN *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Liſette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je ſais faire, lorſque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il eſt vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monſieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de ſon repas; & puis je viendrai ici prendre poſſeſſion de monſieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCENE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Ce garçon-là eſt un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il parait que vous n'en manquez pas vous, Liſette.

LISETTE.

Il a beaucoup de ſavoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ſerais bien heureuſe, madame, ſi mes petits talens pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je ſuis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je ſuis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous conſulterai ſur des choſes qui me regarderont, ſoyez ſincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaiſance.

LISETTE.

A moi, madame !

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas aſſez les ſentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Hé ! pourquoi les combattre ? Ils ſont ſi raiſonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendreſſe.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une paſſion véritable & conſtante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle & ſincère ! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a ſacrifié une comteſſe ?

LISETTE.

Une comteſſe !

LA BARONNE.

Elle n'eſt pas, à la vérité, dans la première jeuneſſe.

LISETTE.

C'eſt ce qui rend le ſacrifice plus beau. Je connais meſſieurs les chevaliers; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à ſacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en ſon eſpèce!

LA BARONNE.

Taiſons-nous, j'apperçois monſieur Turcaret.



SCENE III.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

JE viens, madame..... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, monſieur; que vous ſemble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qui m'en ſemble? elle me revient aſſez: il faudra que nous faſſions connaiſſance.

LISETTE.

La connoiſſance ſera bientôt faite, monſieur.

LA BARONNE *à Liſette.*

Vous ſavez qu'on ſoupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement ſoit bien éclairé.



SCENE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

JE crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame de vous acheter pour dix-mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, & sur-tout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient

quatre arpens, ſix perches, neuf toiſes, trois pieds & onze pouces. N'eſt-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis ſera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeſte ! je n'ai garde de faire quelque choſe de commun; je me ferais ſiffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Aſſurément.



SCENE V.

SCENE V.

LE MARQUIS, *dans le fond*; LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

QUEL homme entre ici?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

C'eſt ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épouſé les intérêts : je me paſſerais bien de ſes viſites, elles ne me font aucun plaiſir.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverais point encore ici le chevalier.

M. TURCARET *à lui-même, reconnoiſſant le marquis.*

Ah, morbleu! c'eſt le marquis de la Tribaudière. La fâcheuſe rencontre.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*appercevant monſieur Turcaret*) Hé! que vois-je?.... oui.... non.... juſtement.... juſtement... c'eſt lui-même; c'eſt monſieur Turcaret. (*s'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là,

madame ? Vous le connoiſſez ! vous empruntez ſur gages. Palſembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monſieur le marquis....

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eſt l'uſurier le plus vif ! il vend ſon argent au poids de l'or.

M. TURCARET *bas, à lui-même.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monſieur le marquis ; monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, madame, auſſi l'eſt-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, monſieur le marquis. Il eſt badin, madame, il eſt badin : ne le connaiſſez-vous pas ſur ce pied-là ?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Oui ; je comprends bien qu'il badine, où qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Morbleu ! madame, perſonne ne ſaurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monſieur ? Oh ! je ferais bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS *à M. Turcaret.*

Ah parbleu ! vous avez raiſon. Le diamant eſt à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions ; j'ai paſſé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne ſais ce que c'eſt.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il a raiſon, cela eſt fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus beſoin d'argent il y a quinze mois ; j'avais un brillant de cinq cens louis : on m'adreſſa à monſieur Turcaret ; monſieur Turcaret me renvoya à un de ſes commis, à un certain monſieur Ra, ra, Rafle : c'eſt celui qui tient ſon bureau d'uſure. Cet honnête monſieur Rafle me prêta, ſur ma bague, onze cens trente-deux livres ſix ſols & quelques deniers, il me preſcrivit un tems pour la retirer : je ne ſuis

pas fort exact, moi; le tems eſt paſſé, mon diamant eſt perdu.

M. TURCARET.

Monſieur le marquis, monſieur le marquis, ne me confondez point avec monſieur Rafle, je vous prie; c'eſt un fripon que j'ai chaſſé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaiſe manœuvre, vous avez la voie de la juſtice; je ne ſais ce que c'eſt que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillans; il était d'une netteté, d'une forme, d'une groſſeur à-peu-près comme.... (*il regarde le diamant de la baronne.*) Hé!... le voilà, madame; vous vous en êtes accommodée avec monſieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE *au marquis.*

Autre mépriſe, monſieur; je l'ai acheté, aſſez cher même, d'une revendeuſe à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame; il a des revendeuſes à ſa diſpoſition, &, à ce qu'on dit même, dans ſa famille.

M. TURCARET.

Monſieur, monſieur!

LA BARONNE.

Vous êtes inſultant, monſieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon deſſein n'eſt pas d'inſulter; je ſuis trop ſerviteur de monſieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois enſemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père; il me portait ſur ſes bras; nous jouions tous les jours enſemble; nous ne nous quittions preſque point; le petit ingrat ne s'en ſouvient plus.

M. TURCARET.

Je me ſouviens, je me ſouviens; le paſſé eſt paſſé, je ne ſonge qu'au préſent.

LA BARONNE.

De grâce, monſieur le marquis, changeons de diſcours. Vous cherchez monſieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, madame, aux ſpectacles, au cabaret, au bal, au lanſquenet; je ne le trouve nulle part: ce coquin-là ſe débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie: pour moi je ne change point: je mène une vie réglée, je ſuis toujours à table; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on ſait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante,

& qu'on me voit une diſpoſition plus que prochaine à manger ſa ſucceſſion.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaiſe pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans; n'eſt-ce pas monſieur Turcaret? (*à la baronne.*) Ma tante pourtant veut que je me corrige: &, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable, car elle m'a preſque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monſieur le marquis, c'eſt une nouveauté de vous voir autrement: vous avez fait aujourd'hui un excès de ſobriété.

LE MARQUIS.

Je ſoupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris; nous avons bu juſqu'au jour; & j'ai été faire un petit ſomme chez moi, afin de pouvoir me préſenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable; dites au chevalier qu'il ſe rende un peu à ſes amis; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai ſi ſouvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monſieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins: touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme-damnée, à ce monſieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai beſoin de lui.

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

VOILA une mauvaiſe connaiſſance, madame; c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connaiſſe.

LA BARONNE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en ſuis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon.

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre; ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez uſé ſagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, uſurier! Quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monſieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter ſur gages! il vaut mieux prêter ſur gages que de prêter ſur rien.

LA BARONNE.

Aſſurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de ſon grand-père; rien n'eſt plus faux, je n'ai jamais été que ſon homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela ſerait vrai : le beau reproche ! il y a ſi long-tems ! cela eſt preſcrit.

M. TURCARET.

Oui, ſans doute.

LA BARONNE.

Ces ſortes de mauvais contes ne ſont aucune impreſſion ſur mon eſprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'eſt trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.



SCENE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

MONSIEUR!

M. TURCARET *à Flamand.*

Que me veux tu ?

FLAMAND *bas.*

Il eſt là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce monſieur que vous ſavez ; là, ce monſieur.... Monſieur choſe.

M. TURCARET.

Monſieur choſe !

FLAMAND.

Hé oui ! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviſer avec vous, tout auſſitôt vous faites ſortir tout le monde, & ne voulez pas que perſonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt monſieur Raſle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé?

M. TURCARET *à la baronne.*

Oui, & c'eſt pour cela qu'il vient ici : il cherche à ſe racommoder. Dans le fond, c'eſt un aſſez bon homme, homme de confiance. Je vais ſavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non: qu'il vienne ici, monſieur: vous lui parlerez dans cette ſalle; n'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converſation; je vous laiſſe. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déjà donnés pour cela; vous ſerez contente.

SCENE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET

DE quoi eſt-il queſtion, monſieur Rafle? Pourquoi me venir chercher juſqu'ici? Ne ſavez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; j'y ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, ſe voyant ſur le point d'être inquiété

pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cens mille écus....

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il..... je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse & pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes mesures, cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter

vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il ſera valoir à ſon profit ce qui pourra lui reſter à la compagnie, & que vous prendrez ſon parti, ſi l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les règles, il n'y a rien de plus juſte ; voilà un garçon raiſonnable. Vous lui direz, monſieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ſes affaires. Y a-t-il encore quelque choſe ?

M. RAFLE *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme ſec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne.....

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui eſt arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a ſurpris ſa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fonds il eſt trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon, hé pourquoi diable,

s'eſt-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile!

M. RAFLE.

Et de faire en ſorte qu'il ne ſoit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en ſorte qu'il le ſoit; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'eſt ce que j'ai penſé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être caſſé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne ſuis pas plus ſenſible que vous aux plaintes des ſots.... Je lui ai déjà fait réponſe, & lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter ſur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu!

M. RAFLE *regardant dans ſon bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier-quatorze cinq

mille francs qu'un honnête ſerrurier de ma connaiſſance a amaſſés par ſon travail & par ſes épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eſt bon, je lui ferai ce plaiſir-là: allez me le chercher; je ſerai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'eſpèce. Allez, allez.

M. RAFLE *s'en allant & revenant.*

J'oubliais la principale affaire: je ne l'ai pas miſe ſur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'eſt ce que c'eſt que cette pricipale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous ſurprendra fort. Madame Turcaret eſt à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monſieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune ſeigneur dont le viſage ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE.

Non: mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire ſouvenir

ſeulement

ſeulement qu'il lui eſt dû quinze mois de la penſion de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne ſoit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, monſieur Rafle, qu'elle le ſoit : défaiſons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens piſtoles du ſerrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCENE IX.

M. TURCARET *ſeul.*

MALPESTE ! ce ſerait une ſotte aventure ! ſi madame Turcaret s'aviſait de venir en cette maiſon : elle me perdrait dans l'eſprit de la baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCENE X.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

MADAME m'a envoyé ſavoir, monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant; ce ſont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCENE XI.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

JE ſuis ravi, monſieur, de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET *à Frontin.*

Tu ne feras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne fera point difficile.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, non. Je ne fais pas, monfieur, fous quelle heureufe étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez fi belles, fi prévenantes... !

M. TURCARET *à Lifette.*

Comment le fais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je fuis ici, je n'entends dire autre chofe à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne faurait cacher fa faibleffe ; elle vous aime fi tendrement.... ! Demandez, demandez à Lifette.

LISETTE.

Oh ! c'eſt vous qu'il en faut croire, monſieur Frontin.

FRONTIN *à Liſette.*

Il eſt vrai ; mais je ſuis fâché que monſieur ne réponde pas aſſez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, monſieur. Je t'en fais juge, Liſette. monſieur, avec tout ſon eſprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence..... Par exemple, n'eſt-ce pas une choſe honteuſe que vous n'ayez pas encore ſongé à lui faire préſent d'un équipage ?

LISETTE *à M. Turcaret.*

Ah ! pour cela ! monſieur, il a raiſon : vos commis en donnent bien à leurs maîtreſſes.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? n'a-t-elle pas le mien, dont elle diſpoſe quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh, monſieur ! avoir un carroſſe à ſoi, ou

être obligé d'emprunter ceux de ſes amis, cela eſt bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connaître: la plupart des femmes ſont plus ſenſibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaiſir même de s'en ſervir.

M. TURCARET *à Liſette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monſieur, eſt de fort bon ſens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas ſi ſot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice, je ſens, de moment en moment, que l'eſprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteſte, monſieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carroſſe bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions ſont juſtes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je ſavais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute. Et pour marque de cela, je vais, de ce pas commander un carroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, monſieur, il ne faut pas que vous paraiſſiez là-dedans, vous; il ne ſerait pas honnête que l'on ſût dans le monde que vous donnez un carroſſe à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connais deux ou trois ſelliers qui ne ſavent point encore que je ſuis à vous; ſi vous voulez, je me chargerai du ſoin....

M. TURCARET.

Volontiers; tu me parais aſſez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà ſoixante piſtoles que j'ai de reſte dans ma bourſe, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monſieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui eſt mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher; n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Non, monſieur, il vous les vendra en conſcience.

M. TURCARET.

La conſcience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là je me ſervirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! vas te promener avec tes fautes d'attention: ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras, de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui ſera bientôt terminée m'appelle au logis.



SCENE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CELA ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN *lui remettant la bourse.*

Voilà déjà soixante pistoles que nous pouvons garder; je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse!

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on

respire dans une maiſon fréquentée par un financier, ſoit contraire à la modeſtie; car, depuis le peu de tems que j'y ſuis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amaſſer du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui ſe préſentera pour m'épouſer....

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le tems de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage: c'eſt aſſez, ma princeſſe; je vais ne rien épargner pour vous mériter; & ſi je manque d'y réuſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.



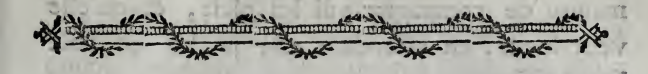
SCENE XIII.

LISETTE *seule.*

JE ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin, c'est mon chevalier, à moi: &, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon là, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici ! ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change ? eſt-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monſieur ; mais il n'était pas en fonds ; il n'avait pas chez lui toute la ſomme ; il m'a dit de retourner ce ſoir. Je vais vous rendre le billet, ſi vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en faſſe ? La baronne eſt là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Liſette d'un carroſſe que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine

maiſon de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer, en attendant que je lui en faſſe l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un carroſſe, une maiſon de campagne! quelle folie?

FRONTIN.

Oui; mais tout cela ſe doit faire aux dépens de monſieur Turcaret. Quelle ſageſſe!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embarraſſait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne; elle ne ſavait comment engager à cela monſieur Turcaret; mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'eſt chargé de ce ſoin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaiſſance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons beſoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ſtratagême?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monſieur; c'eſt mon fort que l'attention: j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine: un petit acte ſuppoſé.... Un faux exploit....

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin; monſieur Turcaret ſait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les ſait encore mieux que lui: c'eſt le plus habile, le plus intelligent écrivain....

LE CHEVALIER.

C'eſt une autre choſe.

FRONTIN.

Il a preſque toujours eu ſon logement dans les maiſons du roi, à cauſe de ſes écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je fais où le trouver à coup sûr, & nos machines feront bientôt prêtes : adieu. Voilà monfieur le marquis qui vous cherche. (*il fort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

AH ! palfembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te confulter fur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces fortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? tu deviens bien difcret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable fi j'y ai fongé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu fais. C'eft une conquête

que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, & dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois tout la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce tems-ci, il y a des heures de bal; c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal.

LE MARQUIS.

Juſtement : j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin ; j'étais en pointe, j'agaçois les jolis maſques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque ; je vois une perſonne....

LE CHEVALIER.

Jeune, ſans doute ?

LE MARQUIS.

Non, aſſez veille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit.

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'eſprit, c'eſt un prodige. Quel flux de penſées ! Quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le réſultat de la converſation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie ; je lui offris mes services, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies ; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais ſi j'y vais auſſi, cela paraîtra bien empreſſé, la conjoncture eſt délicate. Marquer tant d'empreſſement, c'eſt courir après une femme ; cela eſt bien bourgeois ; qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conſeil là-deſſus, il faudrait connaître cette perſonne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce ſoir à ſouper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne ſe peut pas pour ce ſoir ; car je donne à ſouper ici.

LE MARQUIS.

A ſouper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne....

LE MARQUIS.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il eſt bon même qu'elles faſſent connaiſſance ; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comteſſe ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maiſon....

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma comteſſe n'eſt pas difficultueuſe ; c'eſt une perſonne qui ſait vivre ; une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, diſtraite, étourdie, diſſipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

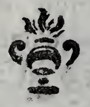
Tu en fais un beau portrait ; nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.



SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

CETTE charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCENE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,

LA BARONNE.

QUE faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER *riant.*

Il sort dans le moment, madame.... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici: nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à ſouper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir : il faut amuſer monſieur Turcaret, le diſſiper.

LA BARONNE.

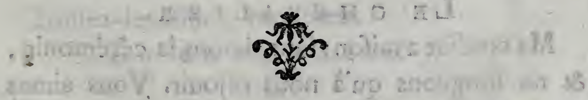
La préſence du marquis le divertira mal : vous ne ſavez pas qu'ils ſe connaiſſent, ils ne s'aiment point ; il s'eſt paſſé tantôt, entr'eux, une ſcène ici. . . .

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout. Ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble qu'il ſoit impoſſible de les réconcilier : je me charge de cela : repoſez-vous ſur moi ; monſieur Turcaret eſt un bon ſot. . . .

LA BARONNE.

Taiſez-vous, je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.



SCENE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *embrassant M. Turcaret.*

MONSIEUR Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET *au chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera.... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part.... joint à.... la satisfaction que.... l'on trouve de l'autre.... avec madame, fait, en vérité, que.... je vous assure.... que.... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier ; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, & ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malepeſte ! je ſuis abonné à l'opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je ſuis un grand ſot de n'avoir pas ſongé à cet inſtrument-là ! Oh ! parbleu, puiſque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre.... (*il va pour ſortir.*)

M. TURCARET *l'arrêtant toujours.*

Je ne ſouffrirai point cela, monſieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette....

LA BARONNE *bas, à M. Turcaret.*

Laiſſez-le aller, monſieur.

LE CHEVALIER ſort.

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

EH ! quand nous pouvons être ſeuls quelques momens enſemble, épargnons-nous, autant qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas ? Mon couſin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous....

M. TURCARET.

Je lui ſuis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.



SCENE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Liſette ?

LISETTE *à la baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat ſale & une vieille perruque. (*bas, à l'oreille de la baronne.*) Ce ſont les meubles de la maiſon de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on faſſe entrer....



SCENE VIII.

LISETTE, M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE *à M. Furet.*

C'est moi, que voulez-vous?

M. FURET *à la baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer vous, madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû & requis.

M. TURCARET *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET *à Lisette.*

Je suis huissier à verge, à votre service; & je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier.

FRONTIN.

Cela eſt bien inſolent.

M. TURCARET *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'eſt pas le premier coquin que....

M. FURET *à M. Turcaret.*

Tout beau, monſieur ; d'honnêtes huiſſiers comme moi ne ſont point expoſés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit miniſtère d'une façon ſi obligeante, que toutes les perſonnes de qualité ſe font un plaiſir de recevoir un exploit de ma main : en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, (avec votre permiſſion, monſieur,) que j'aurai l'honneur de préſenter reſpectueuſement à madame, ſous votre bon plaiſir, monſieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi ! voyez ce que c'eſt, Liſette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connais rien ; je ne ſais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN *à Liſette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET *à la baronne.*

C'eſt pour une obligation que défunt monſieur le baron de Porcandorf, votre époux....

LA BARONNE *à M. Furet.*

Feu mon époux, monſieur ? cela ne me regarde point : j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET *à la baronne.*

Sur ce pied-là on n'a rien à vous demander.

M. FURET *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, monſieur, l'acte étant ſigné par madame.

M. TURCARET *à M. Furet.*

L'acte eſt donc ſolidaire ?

M. FURET.

Oui, monſieur, très-ſolidaire, & même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes ; ils ſont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons ſi l'acte eſt en bonne forme.

M. FURET *après avoir mis des lunettes, lit.*

» Pardevant, &c. furent préſens en leurs
» perſonnes, haut & puiſſant ſeigneur, Georges-
» Guillaume de Porcandorf, & dame Agnès
» Ildegonde de la Dolinvillière, ſon épouſe,
» de lui dûment autoriſée à l'effet des préſentes,
» leſquels ont reconnu devoir à Eloy-Jérôme
» Pouſſif, marchand de chevaux, la ſomme de
» dix mille livres.... »

LA BARONNE.

De dix mille livres !

LISETTE.

La maudite obligation !

M. FURET *continuant de lire.*

» Pour un équipage fourni par ledit Pouffif, » confiftant en douze mulets, quinze chevaux » normands fous poil roux, & trois bardeaux » d'Auvergne, ayant tous crins, queues & » oreilles, & garnis de leurs bâts, felles, brides » & licols. »

LISETTE.

Brides & licols ! Eft-ce à une femme de payer ces fortes de nippes-là

M. TURCARET *à Lifette.*

Ne l'interrompons point. (*à monfieur Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET *continuant de lire.*

» Au payement defquelles dix mille livres, » lefdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo- » théqué généralement tous leurs biens préfens » & a venir, fans divifion ni difcuffion, renon- » çant aufdits droits; &, pour l'exécution des » préfentes, ont élu domicile chez Innocent- » Blaife le Jufte, ancien procureur au châtelet, » demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait & » paffé, &c. »

FRONTIN *à M. Turcaret.*

L'acte eft-il en bonne forme? Monfieur?

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la ſomme.

M. FURET.

Que la ſomme, monſieur ! oh ! il n'y a rien à redire à la ſomme, elle eſt fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela eſt chagrinant.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant ! Eſt-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte ſérieuſement dix mille livres pour avoir ſigné ?

LISETTE *à la baronne.*

Voilà ce que c'eſt que d'avoir trop de complaiſance pour un mari ! Les femmes ne ſe corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injuſtice ! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monſieur Turcaret ?

M. TURCARET *à la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expreſſément renoncé aux droits de diviſion & de diſcuſſion, nous pourrions chicaner ledit Pouſſif.

LA BARONNE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, monſieur ; je n'appele point de vos déciſions.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos ſentimens!

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la deſtination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous ſavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne ſoutenons point un procès contre l'avis de monſieur Turcaret.

LA BARONNE *à Liſette.*

Le ciel m'en préſerve; je vendrais plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux; & pour l'équipage d'un mari encore! la pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez; je me ſervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre uſage.

LA BARONNE.

Non, monſieur, non; la nobleſſe de votre procédé m'embarraſſe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... Suis-nous, ſergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins, ſongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai, des affaires aux plaiſirs.

SCENE IX.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

ET nous vous renverrons des plaiſirs, aux affaires, ſur ma parole. Les habiles fripons, que meſſieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que monſieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'eſt trop, Liſette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point aſſez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiſcrète: ne plaignons point un homme qui ne plaint perſonne.

LA BARONNE.

Je ſens naître malgré moi des ſcrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'eſt pas encore tems d'en avoir; & il vaut mieux ſentir quelque jour le remords d'avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occaſion.



SCENE X.

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'EST de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE *à Jasmin.*

Faites entrer.

JASMIN sort.

SCENE XI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

ELLE m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir : mais....



SCENE XII.

LISETTE, LA BARONNE, Mme JACOB.

Mme JACOB.

JE vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes fortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hafard : mais elle n'eft point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Qu'eft-ce que c'eft?

Mme JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une procureufe : elle ne l'a mife que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne ferais point fâchée de voir cette coiffure.

Mme JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE *à madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas; madame eſt généreuſe.

Mme JACOB.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me gouverne; & j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Mme JACOB.

Hé! vraiment, ſi je n'avais pas d'autres reſſources, comment pourrais-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je fais? J'ai mon mari, à la vérité : mais il ne ſert qu'à groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui ſont tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille?

Mme JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes ils ne produiſent pas tant que les autres : mais, voyez-vous! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

Mme JACOB.

Si madame était dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet!

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob?

Mme JACOB.

C'eſt un gentilhomme limoſin, la bonne pâte de mari! il ſe laiſſera mener par une femme, comme un pariſien.

LISETTE *à la baronne.*

Voilà encore un bon haſard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter; je ne veux pas ſitôt me marier, je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh! bien, je le ſuis moi, madame Jacob; mettez-moi ſur vos tablettes.

Mme JACOB *à Liſette.*

J'ai votre affaire; c'eſt un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

MME JACOB *à la baronne.*

Hélas ! je devrais faire dans Paris une autre figure ; je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

MME JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret !

MME JACOB.

Oui madame, je suis sa sœur de père & de mère même.

LISETTE *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob !

MME JACOB *à Lisette.*

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère, & je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé ! oui : c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt; il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah ! le mauvais frère !

MME JACOB.

Auſſi mauvais frère, que mauvais mari : n'a-t-il pas chaſſé ſa femme de chez lui ?

LA BARONNE.

Ils faiſaient donc mauvais ménage ?

MME JACOB *à la baronne.*

Ils le font bien encore, madame, ils n'ont enſemble aucun commerce, & ma belle-ſœur eſt en province.

LA BARONNE.

Quoi ! monſieur Turcaret n'eſt pas veuf ?

MME JACOB.

Bon ! Il y a dix ans qu'il eſt ſéparé de ſa femme, à qui il fait tenir une penſion à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Liſette !

LISETTE *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

MME JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer ; & j'ai déjà ouï dire dans une maiſon qu'il y avait du dérangement dans ſes affaires.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ſes affaires ?

MME JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'eſt un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la ſienne ; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il eſt amoureux ; c'eſt un panier percé.

LISETTE *bas, à elle même.*

A qui le dit-elle ? Qui le ſait mieux que nous ?

MME JACOB.

Je ne ſais à qui il eſt attaché préſentement ; mais il a toujours quelque demoiſelle qui le plume, qui l'attrape ; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouſer ; n'eſt-ce pas là un grand ſot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE *déconcertée.*

Oui, cela n'eſt pas tout-à-fait....

MME JACOB.

Oh ! que j'en ſuis aiſe ! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connaiſſais ſa maitreſſe j'irais lui conſeiller de le piller,

de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*à Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle.

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MME JACOB *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étoudir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je m'en sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.



SCENE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

HE bien, Lifette!

LISETTE.

Hé bien, madame!

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que monfieur Turcaret eût une fœur revendeufe à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avait affuré qu'il était veuf, & je le croyais de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!.... Mais qu'eft-ce donc que cela? Qu'avez-vous? Je vous vois toute chagrine; merci de ma vie! vous prenez la chofe auffi férieufement que fi vous étiez amoureufe de monfieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre fans

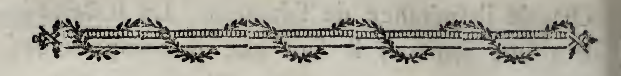
chagrin l'efpérance de l'époufer? Le fcélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brufquons fon coffre fort, faififfons fes billets, mettons monfieur Turcaret à feu & à fang, rendons-le enfin fi miférable, qu'il puiffe un jour faire pitié même à fa femme, & redevenir frère de madame Jacob.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ; si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCENE II.

LA BARONNE.

IL me semble que monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire....

SCENE III.

LISETTE, FLAMAND. LA BARONNE.

LISETTE *appercevant Flamand.*

MAIS que nons veut ce monſieur?

LA BARONNE *à Liſette.*

Pourquoi laiſſe-t-on entrer ſans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'eſt moi.

LISETTE.

Hé! c'eſt Flamand, madame! Flamand ſans livrée! Elamand l'épée au côté! quelle métamorphoſe!

FLAMAND *à Liſette:*

Doucement, mademoiſelle, doucement; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de monſieur Turcaret, non! il vient de me faire donner un bon emploi, oui! je ſuis préſentement dans les affaires, dà! &, par ainſi, il faut m'appeler monſieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raiſon, monſieur Flamand; puiſque

vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'eſt à madame que j'en ai obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'eſt une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commiſſion, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui eſt dans un bon pays encore; car c'eſt à Falaiſe, qui eſt une ſi bonne ville, & où il y a, dit-on, de ſi bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je ſuis capitaine-concierge de la porte de Guibrai; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & ſortir tout ce qu'il me plaira: l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peſte !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichiſſent tretous. Monſieur Turcaret, a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela eſt bien glorieux pour vous, monſieur

Flamand, de marcher ainſi ſur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND *à la baronne.*

Je vous envoierai, madame, de petits préſens de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que ſi fait! je ſais bien comme les commis en uſent avec les demoiſelles qui les placent: mais tout ce que je crains, c'eſt d'être révoqué; car dans les commiſſions on eſt grandement ſujet à çà, voyez-vous!

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monſieur Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monſieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE *repouſſant Flamand.*

Allez, monſieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous ſavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas beſoin de vos conſeils, non: vous ne ſerez jamais qu'un ſot; c'eſt moi qui vous le dis, da; entendez-vous?



SCENE IV.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VOILA le garçon le plus ingénu....

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il eſt laquais, il devrait bien être déniaiſé.

SCENE V.

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'EST monſieur le marquis avec une groſſe & grande madame. (*il ſort.*)



SCENE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'EST ſa belle conquête; je ſuis curieuſe de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une image....

SCENE VII.

LISETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE MARQUIS.

JE viens, ma charmante baronne, vous préſenter une aimable dame, la plus ſpirituelle, la plus galante, la plus amuſante perſonne... Tant de bonnes qualités qui vous ſont communes, doivent vous lier d'eſtime & d'amitié.

LA BARONNE *au marquis.*

Je ſuis très-diſpoſée à cette union... (*bas, à Liſette.*) C'eſt l'original du portrait que le chevalier m'a ſacrifié.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons ſentimens. Une perſonne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah ! vous n'avez point l'air provincial, madame ; & nos dames les plus à la mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palſembleu ! non ; je m'y connais, madame : & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce viſage-là, que je ſuis le ſeigneur de France du meilleur goût.

Mme TURCARET.

Vous êtes trop poli, monſieur le marquis : ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille aſſez ſans vanité. J'y ſuis toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles ſont inventées, & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE *bas, a elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il eſt beau de ſervir de modèle à une ville comme celle-là.

Mme TURCARET.

Je l'ai miſe ſur un pied ! j'en ai fait un petit Paris pas la belle jeuneſſe que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! ſavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour.

Mme TURCARET.

Ho ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfermée dans un château, je ſuis trop faite pour la ſociété ; je demeure en ville, & j'oſe dire que ma maiſon eſt une école de politeſſe & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE *à madame Turcaret.*

C'eſt une façon de collége pour toute la Baſſe-Normardie.

Mme TURCARET.

On joue chez moi, on s'y raſſemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'eſprit qui ſe font à Cherbourg, à Saint Lo, à Coutances, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caen. J'y donne auſſi quelquefois des fêtes galan-

tes, des ſoupés-collations. Nous avons des cuiſiniers qui ne ſavent faire aucun ragoût, à la vérité : mais ils tirent les viandes ſi à-propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles ſeraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'eſt l'eſſentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

Mme TURCARET

Et pour les bals, nous en donnons ſouvent. Que l'on s'y divertit ! cela eſt d'une propreté : les dames de Valogne ſont les premières dames du monde pour ſavoir l'art de ſe bien maſquer, & chacune a ſon déguiſement favori Devinez quel eſt le mien.

LISETTE.

Madame ſe déguiſe en amour, peut-être.

Mme TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déeſſe, apparemment, en grâce ?

Mme TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS *à madame Turcaret.*

En Vénus ! ah ! madame, que vous êtes bien déguiſée !

LISETTE *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VIII.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

MADAME, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... (*appercevant Mme Turcaret.*) Mais que vois-je.

Mme TURCARET *appercevant le chevalier.*

O ciel !

LA BARONNE *bas, à Liſette.*

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce-là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS *au chevalier.*

Oui, c'eſt ma comteſſe : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu ! je ne m'attendais pas à celui-là.

Mme TURCARET *bas.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier ; eſt-ce que tu connaîtrais ma comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute; il y a huit jours que je ſuis en liaiſon avec elle.

LE MARQUIS.

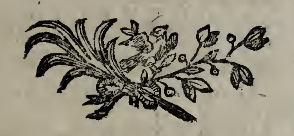
Qu'entends-je? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer ſon portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde.



SCENE IX.

LISETTE, Mme JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

Mme JACOB *à la baronne.*

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, madame Jacob ! vous me voyez en compagnie...

Mme JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autrefois..... Mais qu'eſt-ce que je vois ? Ma belle-ſœur ici ! madame Turcaret?

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret !

LA BARONNE.

Madame Turcaret !

LISETTE.

Madame Turcaret !

LE MARQUIS.

Le plaiſant incident !

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontrai-je en cette maiſon?

Mme TURCARET *bas, à part.*

Payons de hardieſſe. (*haut, à madame Jacob.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

Mme JACOB.

Vous ne connaiſſez pas madame Jacob ! tredame ! eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſeparée de mon frère qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, madame Jacob : ſavez-vous bien que vous parlez à une comteſſe ?

Mme JACOB *au marquis.*

A une comteſſe ! Hé ! dans quel lieu, s'il vous plaît, eſt ſa comté ? Ha ! vraiment j'aime aſſez ces gros airs-là !

Mme TURCARET.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Une inſolente ! moi, je ſuis une inſolente ! jour de dieu ! ne vous y jouez pas, s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai auſſi bien que vous.

Mme TURCARET.

Ho ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſte de ſottiſes.

Mme JACOB.

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une

dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naiſſance ! vous avez apparemment oublié que monſieur Briochais votre père était patiſſier dans la ville de Falaiſe. Allez, madame la comteſſe, puiſque comteſſe y a, nous nous connaiſſons toutes deux : mon frère rira bien, quand il ſaura que vous avez pris ce nom burleſque, pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaiſir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *à madame Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, madame, nous attendons à ſouper monſieur Turcaret.

Mme TURCARET *à part.*

Ahi!

LE MARQUIS.

Et vous ſouperez auſſi avec nous, madame Jacob; car j'aime les ſoupers de famille.

Mme TURCARET *à elle-même.*

Je ſuis au déſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE *à part.*

Je le crois bien.

Mme TURCARET *à elle-même.*

J'en vais ſortir tout-à-l'heure. *(elle va pour ſortir.)*

LE MARQUIS *à madame Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plait, que vous n'ayez vu monſieur Turcaret.

Mme TURCARET.

Ne me retenez point, monſieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh, palſembleu, mademoiſelle Briochais, vous ne ſortirez point, comptez là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Hé ! Marquis, ceſſe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux priſes avec ſon mari.

LA BARONNE.

Non, marquis; de grâce, laiſſez-la ſortir.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'eſt de lui permettre de ſe déguiſer en Vénus, afin que ſon mari ne la reconnaiſſe pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monſieur Turcaret.

Mme JACOB.

J'en ſuis ravie.

Mme TURCARET.

La malheureuſe journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette ſcène ſe paſſe chez moi?

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joie.

SCENE X.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

J'AI renvoyé l'huiſſier, madame, & terminé.... (*appercevant ſa ſœur.*) Ahi! en croirai-je mes yeux! ma ſœur ici!... (*appercevant ſa femme.*) Et qui pis eſt, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoiſſance, monſieur Turcaret: vous voyez une belle comteſſe dont je porte les chaînes: vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier madame Jacob.

Mme JACOB *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère!

M. TURCARET *à madame Jacob.*

Ah, ma ſœur! (*à lui-même*) Qui diable les a amenés ici?

LE MARQUIS.

C'eſt moi, monſieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là; embraſſez ces deux objets chéris: ah! qu'il paraît ému! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET *bas.*

Je n'ôſe la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Mme. TURCARET *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux : laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monſieur, à rencontrer ici madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il vous a dit qu'il était veuf ! hé, parbleu ! ſa femme m'a auſſi dit quelle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame..... qu'en vous faiſant accroire que.... je croyais être veuf... vous croiriez que.... je n'aurais point de femme.... (*bas.*) J'ai l'eſprit troublé, je ne ſais ce que je dis.

LA BARONNE

Je devine votre penſée, monſieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez crue néceſſaire pour vous faire écouter : je paſſerai même plus avant; au-lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui ? moi, madame ! ho ! pour cela, non: vous ne la connaiſſez pas, c'eſt un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du grand mogol.

Mme TURCARET *à ſon mari.*

Ho ! monſieur, ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins ; & je ne viendrais point à Paris troubler vos plaiſirs, ſi vous étiez plus exact à payer la penſion que vous me faites, pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province ! ah ! monſieur Tarcaret, vous avez tort ; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

Mme TURCARET *au marquis.*

Il m'en eſt dû cinq ; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ſes maîtreſſes

faire un charivari; & je commencerai par cette maiſon-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'inſolente !

LISETTE *bas.*

La converſation finira mal.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Vous m'inſultez, madame.

Mme TURCARET *à la baronne.*

J'ai des yeux, dieu merci, j'ai des yeux : je vois bien tout ce qui ſe paſſe en cette maiſon : mon mari eſt la plus grande dupe....

M. TURCARET.

Quelle impudence ! ah, ventrebleu ! coquine, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie. . . . *(il veut frapper ſa femme.)*

(LE CHEVALIER le retient.)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monſieur Turcaret: vous êtes avec vos amis, uſez-en librement.

LE CHEVALIER *ſe mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monſieur ! . . . .

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCENE XI.

MME JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, JASMIN, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MME TURCARET.

JASMIN *à M. Turcaret.*

IL y a, dans un carroſſe qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui ſe diſent de vos aſſociés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET *à Jaſmin.*

Ah! (*à madame Turcaret.*) Je vais revenir: je vous apprendrai impudente, à reſpecter une maiſon.... (*il ſort.*)

MME TURCARET *à ſon mari.*

Je crains peu vos menaces.

JASMIN ſort.



SCENE XII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à madame Turcaret.*

CALMEZ votre eſprit agité, madame; que monſieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mme TURCARET *au chevalier.*

Ho! tous ſes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Nous allons l'appaiſer en votre faveur.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaiſſance, je ſouffre qu'il continue à vous rendre des ſoins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Mme TURCARET.

Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonces-y auſſi, chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCENE XIII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

FRONTIN.

O MALHEUR imprévu ! ô diſgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN *au chevalier.*

Les aſſociés de monſieur Turcaret ont mis garniſon chez lui pour deux cens mille écus que leur emporte un caiſſier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de ſe ſauver ; mais je ſuis arrivé trop tard, ſes créanciers ſe ſont déjà aſſurés de ſa perſonne.

Mme JACOB.

Mon frère entre les mains de ſes créanciers ! Tout dénaturé qu'il eſt, je ſuis touchée de ſon malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit, je ſens que je ſuis ſa ſœur. (*elle ſort.*)

Mme TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je ſens que je ſuis ſa femme. (*elle ſort.*)

SCENE XIV.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

FRONTIN.

NOUS envisagions le plaiſir de le ruiner : mais la juſtice eſt jalouſe de ce plaiſir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS *à Frontin.*

Bon, bon! il a de l'argent de reſte pour ſe tirer d'affaire.

FRONTIN *au marquis.*

J'en doute; on dit qu'il a follement diſſipé des biens immenſes; mais ce n'eſt pas ce qui m'embarraſſe à préſent. Ce qui m'afflige, c'eſt que j'étais chez lui, quand ſes aſſociés y ſont venus mettre garniſon.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Hé bien?

FRONTIN *au chevalier.*

Hé bien, monſieur ! ils m'ont auſſi arrêté & fouillé, pour voir ſi par haſard je ne ſerais point chargé de quelque papier qui put tourner au profit des créanciers. Ils ſe ſont ſaiſis, à telle fin que de raiſon, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juſte ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monſieur Turcaret avait donné pour l'acte ſolidaire, & que monſieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étais à moi ?

FRONTIN.

Ho ! vraiment, monſieur je n'y ai pas manqué ; j'ai dit que j'appartenais à un chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER *à lui-même.*

Je ne me poſsède plus, je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE *au chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été

mis en gage ; & je ſais ce que je dois penſer du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au ſoir. Ah, chevalier ! je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chaſſé Marine à cauſe qu'elle n'était pas dans vos intérêts, & je chaſſe Liſette parce qu'elle y eſt. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCENE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS *riant.*

AH, ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire ; ta conſternation me divertit. Allons ſouper chez le traiteur, & paſſer la nuit à boire.

FRONTIN *au chevalier.*

Vous ſuivrai-je, monſieur ?

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Non ; je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

LE MARQUIS & LE CHEVALIER ſortent.



SCENE XVIe & dernière.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te propoſer. Vive l'eſprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il eſt en ſureté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut ſe borner à cette petite fortune, nous allons faire ſouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y conſens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monſieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Fin du cinquième & dernier acte.

CRITIQUE
DE LA COMÉDIE
DE TURCARET;
PAR LE DIABLE BOITEUX,

EN DEUX DIALOGUES.



CRITIQUE DE LA COMÉDIE DE TURCARET.

PREMIER DIALOGUE,

SERVANT DE PROLOGUE A LA COMÉDIE DE TURCARET.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.

PUISQUE mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde; & je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

DON CLÉOFAS.

Vous aviez bien raison de me dire que vous alliez bon train, tout boiteux que vous êtes;

comment diable ! nous étions tout-à-l'heure à Madrid, je n'ai fait que ſouhaiter d'être à Paris, & je m'y trouve. Ma foi, ſeigneur Aſmodée, c'eſt un plaiſir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'eſt-il pas vrai ?

DON CLÉOFAS.

Aſſurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez tranſporté. Nous voici ſur un théâtre ; je vois des décorations, des loges, un parterre ; il faut que nous ſoyons à la comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit, & l'on va repréſenter tout-à-l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertiſſement. Nous pouvons, ſans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir, en attendant qu'on commence.

DON CLÉOFAS.

La belle aſſemblée ! Que de dames !

ASMODÉE.

Il y en aurait encore davantage, ſans les ſpectacles de la foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je ſuis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers ; c'eſt à cauſe de cela que je m'oppoſe au deſſein des comédiens. J'inſpire tous les jours de nou-

velles chicanes aux bateleurs. C'eſt moi qui leur ai fourni leur ſuiſſe.

DON CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre ſuiſſe?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois; ne ſoyons préſentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places? Savez-vous ce qui fait la foule? C'eſt que c'eſt aujourd'hui la première repréſentation d'une comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

DON CLÉOFAS.

C'eſt-à-dire que les gens d'affaires ſont tous des....

ASMODÉE.

C'eſt ce qui vous trompe; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre: mais il y en a, qui ſans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la robe & l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur reſpecte ceux-là. Effectivement il aurait tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les profeſſions. Je connais

même des commiſſaires, & des greffiers qui ont de la conſcience.

DON CLÉOFAS.

Sur ce pied-là, cette comédie n'offenſe point les honnêtes gens qui ſont dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offenſe pas les vrais dévots. Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenſeraient-ils de voir ſur la ſcène un ſot, un fripon de leur corps! cela ne tombe point ſur le général. Ils ſeraient donc plus délicats que les courtiſans & les gens de robe, qui voient tous les jours avec plaiſir repréſenter des marquis fats & des juges ignorans & corruptibles.

DON CLÉOFAS.

Je ſuis curieux de ſavoir de quelle manière la pièce ſera reçue; apprenez-le moi, de grâce, par avance.

ASMODÉE.

Les diables ne connaiſſent point l'avenir, je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurions cette connaiſſance, je crois que le ſuccès des comédies en ſerait excepté, tant il eſt impénétrable.

DON CLÉOFAS.

L'auteur & les comédiens ſe flattent ſans doute qu'elle réuſſira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion ; & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour ſurcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caiſſier & un agent de change, qui diſent avoir ouï parler de ſa pièce, & qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il eſt ſi ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

DON CLÉOFAS.

Oh ! je crois qu'il y a bien des caiſſiers & des agens de change dans cette aſſemblée.

ASMODÉE.

Oui, je vous aſſure ; je ne vois par-tout que des cabales de commis & d'auteurs, que des ſiffleurs diſperſés & prêts à ſe répondre.

DON CLÉOFAS.

Mais l'auteur n'a-t-il pas auſſi ſes partiſans ?

ASMODÉE.

Ho qu'oui ! il a ici tous ſes amis, avec les amis de ſes amis. De plus on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour

tenir les commis en reſpect : cependant, avec tout cela, je ne voudrais pas répondre de l'évènement. Mais, taiſons-nous; les acteurs paraiſſent. Vous entendez aſſez le français pour juger de la pièce : écoutons-là; &, après que le parterre en aura décidé, nous réformerons ſon jugement, ou nous le confirmerons.



SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.

HE bien! ſeigneur don Cléofas que penſez-vous de cette comédie? Elle vient de réuſſir, en dépit des cabales: les ris ſans ceſſe renaiſſans des perſonnes qui ſe ſont livrées au ſpectacle, ont étouffé la voix des commis & des auteurs.

DON CLÉOFAS.

Oui; mais je crois qu'ils vont bien ſe donner carrière préſentement, & ſe dédommager du ſilence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point: les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin: j'apperçois, entr'autres, trois clefs de meutes, trois beaux eſprits qui vont entraîner dans leur ſentiment quelques petits génies qui les écoutent: mais je vois à leurs trouſſes deux amis de l'auteur. Grande diſpute; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns diſent de la pièce plus de mal qu'ils n'en penſent,

& les autres en penſent moins de bien qu'ils n'en diſent.

DON CLÉOFAS.

Hé ! quels défauts y trouvent les critiques ?

ASMODÉE.

Cent mille.

DON CLÉOFAS.

Mais encore ?

ASMODÉE.

Ils diſent que tous les perſonnages en ſont vicieux, & que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

DON CLÉOFAS.

Ils n'ont parbleu, pas tout le tort ? les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il eſt vrai : j'en ſuis aſſez content. La baronne tire fort ſur votre dona Thomaſa. J'aime à voir, dans les comédies, régner mes héroïnes : mais je n'aime pas qu'on les puniſſe au dénouement ; cela me chagrine. Heureuſement il y a bien des pièces françaiſes où l'on m'épargne ce chagrin-là.

DON CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la baronne ſoit trompée dans ſon attente ; que le chevalier perde toutes ſes eſpérances, & que Turçaret

Turcaret ſoit arrêté : vous voudriez qu'ils fuſſent tous contens : car, enfin, leur châtiment eſt une leçon qui bleſſe vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me conſole, c'eſt que Liſette & Frontin ſont bien récompenſés.

DON CLÉOFAS.

La belle récompenſe ! les bonnes diſpoſitions de Frontin ne font-elles pas aſſez prévoir que ſon règne finira comme celui de Turcaret?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret; qu'en dites-vous ?

DON CLÉOFAS.

Je dis qu'il eſt manqué, ſi les gens d'affaires ſont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des myſtères qui ne ſont point développés ici.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaiſe que ces myſtères ſe découvrent. L'auteur m'a fait plaiſir de montrer ſimplement l'uſage que mes partiſans font des richeſſes que je leur fais acquérir.

DON CLÉOFAS.

Vos partiſans ſont donc bien différens de ceux qui ne le ſont pas ?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il eſt aiſé de reconnaître les miens : ils s'enrichiſſent par l'uſure, qu'ils n'oſent plus exercer que ſous le nom d'autrui, quand ils ſont riches ; ils prodiguent leurs richeſſes, lorſqu'ils ſont amoureux, & leurs amours finiſſent par la fuite ou par la priſon.

DON CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'eſt un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, ſeigneur Aſmodée, quel bruit eſt-ce que j'entends auprès de l'orcheſtre ?

ASMODÉE.

C'eſt un cavalier eſpagnol qui crie contre la ſéchereſſe de l'intrigue.

DON CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un eſpagnol. Nous ne ſommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractère, leſquelles ſont, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'eſt en effet le défaut ordinaire de ces ſortes de pièces : elles ne ſont point aſſez chargées d'évènemens. Les auteurs veulent toute l'attention du ſpectateur pour le caractère qu'ils dépeignent, & je ſuis de leur ſentiment, pourvu que d'ailleurs, la pièce ſoit intéreſſante.

DON CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'eſt point.

ASMODÉE.

Hé ! c'eſt le plus grand défaut que j'y trouve. Elle ſerait parfaite, ſi l'auteur avait ſu engager à aimer les perſonnages ; mais il n'a pas eu aſſez d'eſprit pour cela. Il s'eſt aviſé mal-à-propos de rendre le vice haïſſable. Perſonne n'aime la baronne, le chevalier, ni Turcaret ; ce n'eſt pas là le moyen de faire réuſſir une comédie.

DON CLÉOFAS.

Elle n'a pas laiſſé de me divertir. J'ai eu le plaiſir de voir bien rire ; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur ſérieux ; les voilà encore dans leur loge ; qu'ils ont l'air chagrin ! ils ne paraiſſent guère contens.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner ; c'eſt un Turcaret avec ſa baronne. En récompenſe, on a bien ri dans la loge voiſine. Ce ſont des perſonnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles.... Mais le monde achève de s'écouler ; ſortons : allons à la foire voir de nouveaux viſages.

DON CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui eſt cette jolie femme qui paraît auſſi mal ſatisfaite.

ASMODÉE.

C'eſt une dame que les glaces & les porcelaines briſées par Turcaret, ont étrangement révoltée : je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la même ſcène s'eſt paſſée chez elle ce carnaval.

Fin de la Critique de Turcaret.



LA TONTINE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

Je présentai cette pièce aux Comédiens en 1708. Ils la reçurent, & ils se disposaient à la jouer; mais je la retirai pour des raisons que le public se passera bien de savoir, & elle n'a été représentée qu'au mois de février 1732.

ACTEURS.

M. TROUSSE-GALANT, *médecin.*

M. BOLUS, *apoticaire.*

ÉRASTE, *amant de Marianne.*

CRISPIN, *valet d'Eraſte.*

AMBROISE, *valet de M. Trouſſe-Galant.*

MARIANNE, *fille de M. Trouſſe-Galant.*

FROSINE, *ſuivante de Marianne.*

TROUPES DE SOLDATS.

La ſcène eſt à Paris chez M. Trouſſe-Galant.



LA TONTINE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. Bolus.

En vérité, monſieur Trouſſe-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je ſuis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raiſonnât plus ſolidement que vous.

M. Trousse-Galant.

Je poſsède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je ſais la médecine à fond. Perſonne n'a pénétré plus avant que moi dans les ſecrets

de la nature.... Mais laiſſons-là les louanges: je ne les puis ſouffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe ſi, pendant que j'ai été en ville, perſonne ne m'eſt venu demander..... Froſine, holà! Froſine!

SCENE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE.

FROSINE *accourant à la voix de monſieur Trouſſe-Galant.*

COMME vous criez! hé bien, monſieur, que me voulez vous?

M. TROUSSE-GALANT *à Froſine.*

Ne m'eſt-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronſec?

FROSINE.

Non, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux. C'eſt ſigne que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez

monſieur Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé ?

FROSINE.

Oui, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon. C'eſt pour me dire apparemment que la tiſane rafraîchiſſante que je lui fis prendre hier au ſoir, l'a guéri de ſa pleuréſie.

FROSINE.

Oui; car le pauvre homme eſt mort cette nuit. Son maître-clerc en furie eſt venu pour vous apprendre cette nouvelle. Il vous a maudit monſieur Bolus & vous. J'ai voulu prendre votre parti. Il m'a dit un million d'injures. Heureuſement je ſuis faite à cela. Je l'ai écouté de ſang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on ſe plaindre ? j'ai fait ſaigner le malade plus de vingt fois. Je l'ai rafraîchi. Il devait guérir ſuivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir ſuivant les modernes

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente. Il vous ſied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine ! laiſſez ce ſoin-là aux chirurgiens.

FROSINE ſort.

SCENE III.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

ENTRE-nous, monſieur Trouſſe-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tiſane rafraîchiſſante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement en voilà douze qu'elle m'emporte, ſans compter monſieur Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et ſans compter auſſi madame Trouſſe-Galant, votre épouſe, à qui vous la baillâtes l'année paſſée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il eſt vrai.

M. BOLUS.

Ça mériterait quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout. Un bon médecin va toujours ſon train, ſans ſe rendre à des épreuves qui bleſſent des principes établis & reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'eſt une autre choſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez ſagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous ſavez, monſieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez juſtice. J'étais bien ſerviteur de feu monſieur votre père, & c'eſt moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il eſt mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en ſuis redevable. Auſſi je ne perds pas une occaſion de vous en marquer ma reconnaiſſance & de vous faire plaiſir. J'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles; &, quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou ſix ſcrupules plus qu'il ne faut.

M. BOLUS.

Et moi j'en mets toujours ſept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par-là je ſauve la vie au malade, & conſerve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en ſommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté & la fidélité de vos compoſitions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'aſſure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'eſt ainſi qu'il faut en uſer.

M. BOLUS.

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant juſqu'aux nues, & en décriant tous les autres médecins de Paris ſans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement tous les ſervices qu'un médecin & un apoticaire bien unis ont coutume de ſe rendre. Oh! çà, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devinerez jamais ce que je me ſuis

avisé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine.

M. BOLUS.

A la tontine, vous !

M. TROUSSE-GALANT.

Non sur ma tête ; mais sur celle d'un garçon de soixante ans, a qui vous n'en donneriez pas quarante. C'est le parent d'un de mes fermiers ; un homme d'une complexion vigoureuse, & qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien ?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent sous son nom ; après quoi, nous avons passé, par-devant notaire, un bon acte, par lequel il me cède à moi & aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine : comme de mon côté je m'engage à le nourrir chez moi toute sa vie.

M. BOLUS.

Cela n'est pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais, ſuppoſons qu'il ne vive que.... mettons les choſes au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'eſt-il pas certain que, dans quinze ou vingt ans d'ici, il ſe trouvera doyen de ſa claſſe ?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne reſtera plus que lui. Par conſéquent je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raiſonnement eſt clair. Ah ! que vous avez fait un bon emploi de votre argent ! Quand vous l'auriez mis au denier deux, il ne ſerait pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ſuis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéreſſé au moins ; car j'ai réſolu de vous faire épouſer ma fille.

M. BOLUS.

Monſieur, c'eſt un honneur que....

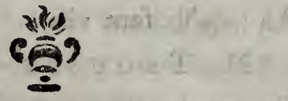
M. TROUSSE-GALANT.

Laiſſons-là les complimens. Et, pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immenſe qui ne ſaurait nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'eſt une pâte d'homme excellente. (*il rentre chez lui pour un moment.*)

SCENE IV.

M. BOLUS *ſeul.*

QUE ce docteur a d'eſprit ! il y a des gens qui le croient un peu fou, mais ce qu'il vient de faire, va bien les déſabuſer.



SCENE V.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT *revenant avec Ambroiſe, à M. Bolus.*

CONSIDÉREZ-MOI ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné ?

M. BOLUS *à M. Trouſſe-Galant.*

Non ; il a tout l'embonpoint néceſſaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ces yeux ?

M. BOLUS.

Ah ! qu'ils ſont vifs !

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous ſa charnure ?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TOUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Ouvre la bouche. (*à M. Bolus.*) Voyez ces dents : qu'elles ſont ſaines & bien rangées !

M. BOLUS.

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'eſt un tonnerre ! La bonne conſtitution !

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Tâtez-lui le pouls. Il l'a ferme & toujours égal.

M. BOLUS *ayant tâté le pouls d'Ambroiſe.*

Il a tous les ſignes d'une longue vie.

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur ! Que vous avez fait-là une bonne affaire, monſieur le docteur !

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monſieur Bolus.

M. BOLUS.

C'eſt un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Parle, Ambroiſe, dis-moi : hier au ſoir, lorſque tu te mis au lit, fus-tu long-tems ſans t'en dormir.

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

D'abord que j'eus la tête ſur le chevet, crac, je m'aſſoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aiſé.

AMBROISE.

Et je ne me ſuis éveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Et profond; avec un appétit toujours égal, & que j'ai ſoin de ſoumettre aux règles de la ſobriété.

AMBROISE.

Oh! pour cela, monſieur le docteur, vous me faites vivre bien ſobrement.... (*il bâille.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille! Hom! ce bâillement ne ſignifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaiſſeaux, la tenſion des muſcles, l'extenſion du diaphragme avec un épanchement irrégulier des eſprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuſe ſaignée.

AMBROISE *d'un ton pleureur.*

Encore une ſaignée, miſéricorde!

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement compoſé de plantes émollientes, pour empêcher que les ſucs groſſiers

ne ſuccèdent au ſang que l'on doit tirer. Allez vîte, monſieur Bolus, préparez vous-même ce cliſtère, & l'apportez.

M. BOLUS.

Je ſerai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plutôt qu'il vous ſera poſſible. L'affaire eſt ſérieuſe, & veut de la diligence.

M. BOLUS ſort.

SCENE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE

NE vous laſſerez-vous point de me tourmenter, monſieur le docteur? Il n'y a que trois jours que je ſuis entre vos mains, & vous m'avez déjà fait ſaigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le ſang n'eſt pas néceſſaire à la conſervation de la vie. Je ſais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Ecoute, mon ami, auſſitôt que tu auras été ſaigné, je te ferai bien déjeûner.

AMBROISE.

Ah ! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque chofe d'appétiffant. Que mangerais-tu bien, par exemple?

AMBROISE.

Je mangerais bien d'une bonne fricaffée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi! Quel mauvais génie te pouffe à défirer un aliment fi déteftable. C'eft une chair vifqueufe & adhérente à l'eftomach.

AMBROISE.

Il me femble pourtant avoir ouï-dire que les apoticaires en faifaient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent & les font paffer pour des fucs & des précis de viandes exquifes.

AMBROISE.

Hé bien ! faites-moi mettre à la broche une bonne Oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'eft plus indigefte.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des ſauciſſes de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela eſt trop ſalé.

AMBROISE.

Trop ſalé, trop doux, trop crud, trop cuit; que diable voulez-vous donc que je mange?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou!

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tiſane hépatique.

AMBROISE.

Je ſuis mort. Je ſuis enterré.



SCENE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE.

FROSINE.

MONSIEUR, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT *ſortant.*

Voyons ce qu'il nous veut.

SCENE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE *ſoupirant.*

AHI!

FROSINE.

Tu ſoupires! D'où vient cela, mon pauvre Ambroiſe.

AMBROISE.

On va me ſaigner encore & me donner....

(il fait le geſte de donner un lavement.)

FROSINE.

Qu'as-tu donc?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extenſion du diaphragme, les muſcles, & je ne ſais combien d'autres maux encore; &, ſi, pourtant je ne ſens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne ſent point ſon mal.

AMBROISE.

Depuis que je ſuis dans cette maiſon, j'ai perdu plus de ſang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

Monſieur Trouſſe-Galant prétend me faire ſurvivre à toute ma claſſe: mais s'il continue à me traiter comme il fait, il ne touchera pas ſeulement le premier quartier.

FROSINE.

La choſe eſt poſſible.

AMBROISE.

Dites plutôt aſſurée. Quand j'échapperais à la ſaignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE.

Il eſt conſtant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé ! comment diable y réſiſter ? Il me tient enfermé & me traite en malade. Il rogne & compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ſes principes ! Il ferait mieux de laiſſer agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troiſième claſſe, c'eſt défendre les femmes à un homme de la ſeconde.

AMBROISE.

Froſine, ma chère Froſine, es-tu capable de pitié.

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi?

AMBROISE.

Tu diſpoſes de tout dans la maiſon. Si tu voulais me donner une bouteille de vin, je te devrais la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préſerve ! Puiſqu'on t'interdit le vin, c'eſt une preuve que le vin t'eſt contraire.

AMBROISE.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi ſeulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE

Ah, cruelle! ſi je n'avais que vingt-cinq ans, tu m'offrirais la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrais pas jurer.

SCENE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT *voyant Ambroiſe aux genoux de Froſine.*

OH, oh! Monſieur Ambroiſe! comme vous vous paſſionnez! tudieu! ce n'eſt pas ainſi qu'on doit ſe préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, & vous y tenez tranquille, en attendant monſieur Bolus. Voyez un peu le drôle! il lui en faut vraiment!

AMBROISE rentre.

SCENE X.

M. TROUSSE-GALANT, FROSINE.

FROSINE.

Vous ne ſavez pas, monſieur, ce qu'il me demandoit à genoux?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'eſt pas difficile à deviner. Ah, le pendard!

FROSINE.

Il croyoit m'enjôler, avec ſes paroles douces & ſuppliantes; mais je ne ſuis pas fille à me laiſſer aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Froſine; point de faibleſſe humaine.

FROSINE.

Je l'aurais laiſſé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder. Je prétends qu'il vive avec une retenue....

FROSINE *à part.*

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh ! çà, Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, & qui ne veut point boire de tisane; mais avant que je sorte, je serais bien aise de parler à ma fille : fais là descendre.

SCENE XI.

M. TROUSSE-GALANT *seul.*

JE pourrais trouver un parti plus considérable pour Marianne que monsieur Bolus ; quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller ; mais il me faudrait payer les dettes de l'un, ou acheter la charge de l'autre; au-lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.



SCENE XII.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

QUE ſouhaitez-vous de moi, mon père?

M. TROUSSE-GALANT *à Marianne.*

Vous apprendre une choſe, qui, je crois, ne vous ſera pas déſagréable : j'ai réſolu de vous marier. Je vous ai choiſi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la ſatisfaction, un homme qui a toute la ſageſſe imaginable.

MARIANNE *en ſoupirant.*

O ciel!

FROSINE *en ſoupirant.*

Ahi!

M. TROUSSE-GALANT *regardant ſa fille.*

Il a toute la prudence....

MARIANNE *bas.*

Que je ſuis malheureuſe!

M. TROUSSE-GALANT *regardant Froſine.*

Toute la maturité d'eſprit.

FROSINE *bas.*

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais ! Que signifie donc ceci, s'il vous plaît ? Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, & vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE *à M. Trousse-Galant.*

Ce n'est pas le bien que vous en dites qui nous chagrine ; c'est le désagrément qui y est attaché.

M. TROUSSE-GALANT *à Frosine.*

Comment ! le désagrément ?

FROSINE.

Eh ! oui, monsieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais ce n'est point un vieillard que je destine à ma fille ; c'est monsieur Bolus.

MARIANNE *avec surprise.*

Monsieur Bolus !

FROSINE *sur le même ton.*

Monsieur Bolus !

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, monſieur Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'eſt qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiſelle Marianne; & je vais vous le prouver. Pour connaitre le prix d'un époux plein de mérite & de raiſon, ne faut-il pas que l'épouſe ait l'eſprit mûr? Or, mademoiſelle ne l'a pas encore; mais ſi vous lui donnez à préſent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raiſon & un mari raiſonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raiſonnement! Une fille ſage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propoſe; elle ne doit conſidérer que le plaiſir de faire une choſe agréable à ſon père. Entendez-vous, Marianne? Qu'à mon retour je vous trouve diſpoſée à recevoir la main de monſieur Bolus. (*il s'en va.*)



SCENE XIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'AS-TU bien entendu, Frosine? Est-il un malheur égal au mien? Ce n'est pas assez de perdre l'espérance d'être à Eraste, il faut encore me résoudre à devenir femme de monsieur Bolus.

FROSINE.

La pilulle est amère assurément.

MARIANNE.

Eraste, cher Eraste, quel sera ton désespoir quand tu sauras cette nouvelle!

FROSINE.

Hélas! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paraît dans ses yeux! Que de pleurs coulent des vôtres! j'en ai le frisson pour le vieil apoticaire.

MARIANNE.

Que tu plaisantes mal à propos!

FROSINE.

Je ne plaisante point. Je ne fais, comme

vous, que me repréſenter l'avenir : mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'envifagez que le déſeſpoir, & moi que la conſolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Froſine. Si je ſuis aſſez malheureuſe pour être à monſieur Bolus, j'en gémirai ſans doute, mais je remplirai mon ſort. Plus j'aurai à ſouffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je ſais bien que la vertu s'épure dans les ſouffrances ; mais elle s'y laiſſe auſſi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.



SCENE XIV.

MARIANNE, FROSINE, ERASTE, CRISPIN.

FROSINE *à Marianne.*

EH! mademoiſelle, c'eſt Eraſte!

CRISPIN.

C'eſt lui-même, Froſine, & ton aimable Criſpin.

FROSINE *à Eraſte & à Criſpin.*

Vous arrivez ici, meſſieurs, fort à propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. Monſieur Trouſſe-Galant a promis ſa fille à monſieur Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apoticaire qui travaille dans ſa boutique avec des lunettes?

FROSINE.

Juſtement.

ERASTE.

Cela eſt-il poſſible?

FROSINE.

Si poſſible, que ce mariage ſe doit faire inceſſamment.

ERASTE *à Marianne.*

Hé! mademoiſelle, vous laiſſerez-vous entraîner à l'autel, ſans faire le moindre effort en ma faveur.

MARIANNE.

Quels efforts, Eraſte, pouvez-vous attendre de moi?

CRISPIN.

Parbleu! meſdames, vous n'avez qu'à nous ſuivre juſqu'à notre auberge. Nos chevaux ſont tout prêts..... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'eſt bien dit. Laiſſons-nous enlever. Tout eſt pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Froſine.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque ſtratagême qui puiſſe prévenir cette union funeſte.

CRISPIN.

C'eſt à quoi je vais rêver. Rêve auſſi de ton côté, Froſine, toi qui es d'une ſi grande reſſource pour les coups de partie.

FROSINE *à Criſpin.*

J'y conſens. Echauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE.

Oh ! donne-toi patience.

CRISPIN.

Peste soit de l'esprit bouché ! Je ne rêve pas si long tems, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient....

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller monsieur Bolus avec monsieur Trouille-Galant. N'est-ce pas un moyen sûr de rompre le mariage qu'ils ont arreté ensemble ?

FROSINE.

Sans contredit.

ERASTE.

Cela me paraît bien pensé.

CRISPIN *à Eraste.*

N'est-ce pas ? Oh ! les ruses ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah ! vous avez raison. Comment pourrons-

nous en venir à bout? Attendez : quelque malade depuis peu ne ſerait-il pas mort entre leurs mains ?

FROSINE.

Oui vraiment; ils viennent d'expédier monſieur Bonnegriffe, le procureur.

CRISPIN.

Cela eſt heureux. Il faut dire à monſieur Trouſſe-Galant que monſieur Bolus dit que c'eſt l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, & l'on dira en même tems à l'apoticaire que le médecin rejette la faute ſur la compoſition.

ERASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE *à Froſine.*

Pourquoi donc?

FROSINE *à Marianne.*

Elle ne vaut rien, vous dis-je. Monſieur Bolus & monſieur Trouſſe-Galant ſont intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent les plus honnêtes gens de Paris, ſans avoir le moindre démêlé ſur cela, & vous voulez qu'ils ſe brouillent pour un procureur?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh ! pour celui-ci, il eſt immanquable. Eſt-il vrai que monſieur Trouſſe-Calant a mis dix mille francs à la tontine, ſur la tête d'un payſan ?

FROSINE *à Criſpin.*

Rien n'eſt plus véritable.

CRISPIN.

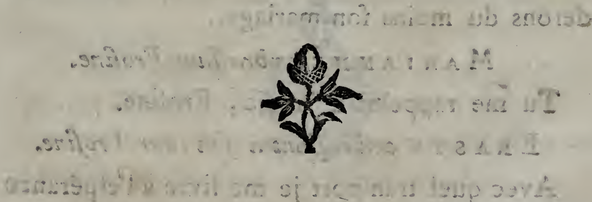
Tant mieux. Cela m'inſpire un deſſein dont je tiens la réuſſite infaillible. Je voudrais parler à ce payſan.

FROSINE.

Tu vois la porte de ſa chambre. Tu peux entrer. Il eſt ſeul.

CRISPIN *entrant dans la chambre d'Ambroiſe.*

Cela ſuffit. Laiſſe-moi faire.



SCENE XV.

MARIANNE, ERASTE, FROSINE.

MARIANNE.

QUEL peut-être le ſtratagême qu'il médite?

FROSINE *à Marianne.*

Je ne ſais; mais Criſpin eſt un fripon des plus adroits.

ERASTE.

Et j'eſpère que Froſine ſecondera ſon induſtrie.

FROSINE *à Eraſte.*

De tout mon pouvoir, & comptez que, ſi nous n'écartons pas monſieur Bolus, nous retarderons du moins ſon mariage.

MARIANNE *embraſſant Froſine.*

Tu me rappeles à la vie, Froſine.

ERASTE *embraſſant à ſon tour Froſine.*

Avec quel tranſport je me livre à l'eſpérance que tu nous donnes!

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point, si tu m'arraches à l'odieux mari que mon pere me destine?

FROSINE à *Marianne.*

Nous vous en déferons.

ERASTE.

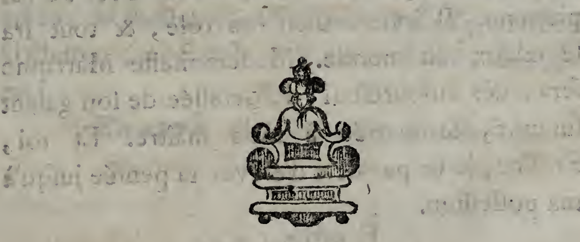
Quelle obligation ne t'aurai-je pas, si tu rends à ma tendresse la divine Marianne?

FROSINE.

Les pauvres enfans! ce serait grand dommage de les séparer; ils ne demandent qu'à se joindre.

ERASTE.

Voici Crispin qui vient.



SCENE XVI.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE, CRISPIN.

CRISPIN *au fond du théâtre, parlant à Ambroise.*

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, & tu feras délivré de la tyrannie de monsieur le docteur. Jusqu'au revoir. Adieu.

FROSINE *à Crispin.*

Quoi ! tu as déjà entretenu Ambroise !

CRISPIN *à Frosine.*

Je n'avais que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien son rôle, & tout ira le mieux du monde. Mademoiselle Marianne sera, dès aujourd'hui, débarrassée de son galant suranné, & mariée à mon maître. Et toi, Frosine, je te permets d'élever ta pensée jusqu'à ma possession.

FROSINE.

Hé ! comment prétends tu faire tous ces miracles ?

CRISPIN.

Je me déguiserai en colonel. Mon maître

ſera mon major; & comme monſieur Trouſſe-Galant ne nous connaît point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le tems qu'il eſt chez ſes malades, je viendrai le conſulter ſur une maladie ſuppoſée..... (*après avoir parlé bas à Froſine.*) Hé bien! Froſine, toi qui te connais en inventions, que dis-tu de celle-là?

FROSINE.

Je l'approuve, & c'eſt tout dire.

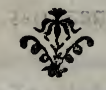
ERASTE *à Criſpin.*

Mais dites-nous donc ce que c'eſt?

CRISPIN *à Eraſte.*

Je vous en inſtruirai. Retirons-nous. Les momens ſont chers. Je vais tout diſpoſer pour l'exécution de mon projet. (*à Marianne.*) Sans adieu, la belle. (*à Froſine.*) Juſqu'à tantôt, Griſette. (*à Eraſte.*) Vous, major, ſuivez-moi.

ERASTE & CRISPIN ſortent.



SCENE XVII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

ET tu crois, Frosine, que l'entreprise de Crispin réussira ?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laisse pas languir plus long-tems. Apprends-moi.....

FROSINE.

Chut. Nos amoureux ont bien fait de sortir. Voici monsieur Bolus. Secondez-moi seulement, & feignez d'être ravie de l'épouser.

MARIANNE.

Quelle contrainte !

FROSINE.

Ne vous plaignez pas. C'est en être quitte à bon marché.

SCENE XVIII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

AH, ah ! monſieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles ! vous voulez donc épouſer ma maitreſſe ?

M. BOLUS *à Froſine.*

C'eſt monſieur le docteur qui s'eſt mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurais jamais penſé à mademoiſelle Marianne, à cauſe de la diſproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la diſproportion ! Vous vous moquez, monſieur Bolus. Savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans !

M. BOLUS.

Oh ! pour à l'égard de çà, je ſuis encore aſſez verd, oui.

FROSINE lui ôte ſon manteau, & il paraît avec un ſerviette nouée autour du corps, & une ſeringue paſſée dedans.

FROSINE.

Vous êtes tout aimable. Vous avez les traits

réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières; & pour la taille, vous en pouvez juger, mademoiselle; qu'en dites-vous?

MARIANNE *à Frosine.*

Il est fait à peindre assurément.

FROSINE *à Marianne.*

Cette seringue lui sied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'aurait pas meilleur air que cette serviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoutant.

M. BOLUS *à Marianne.*

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche: elles distilent dans mon ame un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avais pour ma défunte femme. Ne vous a-t on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse & moi?

MARIANNE *à M. Bolus.*

Non, je vous assure.

M. BOLUS.

C'était une union parfaite que la nôtre.

FROSINE à *M. Bolus.*

Contez, contez-nous cela : s'il vous plaît, monſieur : c'eſt ma folie que d'entendre parler des bons ménages ; ils ſont ſi rares !

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correſpondre à ſa tendreſſe, j'avais un ſoin tout particulier de ſa ſanté. Je n'attendais pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes. Tous les jours, par précaution, je lui faiſais prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme !

M. BOLUS.

Dès qu'elle avait le moindre mal, je redoublais mes ſoins & mes recettes. Hélas, la pauvre femme ! elle n'a pas vécu long-tems.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle était d'une complexion trop délicate ; mais, ſi elle eſt morte, je vous proteſte que ce n'eſt pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non ; c'eſt plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il lui eſt reſté un ſouffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah, mademoiſelle, quel mari !

MARIANNE.

Il eſt bien digne des ſentimens que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, monſieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurai pour vous, bouchonne, les mêmes ſoins & la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promeſſe eſt engageante !

M. BOLUS.

Tous les jours, ſoir & matin, je vous donnerai quelque petite douceur.

FROSINE.

Cela lui fera plaiſir.

M. BOLUS.

Adieu, bel aſtre ; je ſuis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroiſe. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma perſonne ! Quand j'y penſe ſeulement, j'en ſuis tout joyeux,

FROSINE.

Vous aimez les plaisirs de l'imagination.

M. BOLUS *à Frosine.*

Oui; mais j'aime encore mieux les plaisirs topiques.

FROSINE *à part.*

Le vieux coquin!

SCENE XIX.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Frosine, quel mortel! j'ai pour lui plus d'aversion que je n'ai d'amour pour Eraste.

FROSINE.

Vous le haïssez donc bien?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouser, je me sens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette disposition: elle ne nous sera pas inutile, si nous ne pouvons faire les choses plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle: mon père vient.

FROSINE.

Continuons à dissimuler.

SCENE XX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

HE bien, Frofine ? dans quelle réfolution eft votre maitreffe ?

FROSINE *à M. Trouffe-Galant.*

Dans la réfolution de vous obéir. Oh ! vraiment, nous avons bien changé de fentiment depuis tantôt. Nous avons fait attention aux difcours judicieux que vous nous avez tenus, Savez-vous bien, monfieur, que vous nous avez mifes dans le goût des vieillards.

M. TROUSSE-GALANT *fouriant.*

Tout de bon ?

FROSINE.

Demandez à monfieur Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons préfentement des yeux que pour la vieilleffe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne fais fi tu parles férieufement ; mais, dans le fond, il eft certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que....

FROSINE.

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrais qu'on me présentât d'un côté quelque beau vieillard, & de l'autre un jeune morveux de mousquetaire : je ne balancerais pas, monsieur, je vous l'assure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaisances pour sa femme.

FROSINE.

Eh ! oui : au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de son voisin. Le vieux mari nous laisse son bien en mourant, & l'autre ne meurt souvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raisonne pas mal. Enfin, Marianne, je suis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à épouser M. Bolus.

MARIANNE *bas, à elle-même.*

Ah ! que plutôt mille coups de poignard....

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre ses dents de coups de poignard, Frosine ?

FROSINE.

Elle dit qu'elle se poignardera, monsieur, si on ne lui donne monsieur Bolus : elle en est folle au moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une passion qui lui est venue bien brusquement !

FROSINE.

Et une paſſion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'eſt une fureur, Froſine.

FROSINE.

Aſſurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer monſieur Bolus, elle ne l'aimerait pas pas davantage.

SCENE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE, ERASTE; CRISPIN *déguiſé.*

M. TROUSSE-GALANT.

QUELS gens viennent ici?

FROSINE.

Ce ſont deux eſpèces d'officiers.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Je cherche monſieur Trouſſe-Galant. On dit que c'eſt une figure bourſoufflée, une figure ténébreuſe. Il faut que ce ſoit vous.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

C'eſt moi-même.

CRISPIN.

Ah! monſieur, que je vous embraſſe. Comment! on ne parle que de vous dans le monde! On dit que vous êtes un habiliſſime, & que vos ordonnances ſont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur !

CRISPIN *montrant Marianne & Froſine.*

Hé ! qui ſont ces aimables perſonnes ?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une eſt ma fille, & l'autre ſa ſuivante.

CRISPIN.

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux auſſi les embraſſer. (*il va pour les embraſſer.*)

MARIANNE *à Criſpin, le repouſſant.*

Tout beau, monſieur l'officier.

FROSINE *à Criſpin.*

Vous nous prenez pour vos hôteſſes.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Ces gens-là ſont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille ?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, monſieur.

CRISPIN.

Tant-pis. Quand elles ſont tournées comme celle-là, la marchandiſe eſt de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Auſſi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apoticaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de clyſtères & de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Il n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, & plus je trouve qu'elle vous reſſemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros! c'eſt votre portrait en mignature; vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre; viſage ovale, viſage long, il faut avouer qu'il y a des reſſemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, monſieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez là une ſervante qui me lorgne. Il faut que je ſoit né pour faire le bonheur d'une ſoubrette; car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes.

CRISPIN.

Je ſuis colonel, & vous voyez avec moi mon major. Je viens vous conſulter ſur une maladie.

MARIANNE *s'en allant.*

Adieu, monſieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles?

FROSINE *s'en allant.*

Nous ne voulons point entendre la conversation d'un officier qui consulte un médecin.

SCENE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, ERASTE CRISPIN.

CRISPIN *à M. Trousse-Galant.*

JE vous dirai, monsieur, sans me vanter, que je suis autant estimé dans nos troupes, que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT *à Crispin.*

J'en suis bien aise, & je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ERASTE *à M. Trousse-Galant.*

Cela est vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je veux le croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reste & de la réputation

tant qu'il vous plaira ; mais vous ſavez que le corps n'eſt pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un aſthme que j'ai gagné en pourſuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cauſe de votre mal eſt glorieuſe.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'eſt arrivé. Je rencontre un parti ennemi, je l'attaque; il réſiſte : je redouble mes efforts; il plie, & prend enfin la fuite. Je le pourſuis; mais tout-à-coup je me ſens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque. Je bats des flancs. On dit que j'avais les avives. C'était un aſthme, comme en effet je ſuis aſthmatique depuis ce tems-là.

M. TROUSSE-GALANT *bas, à part.*

Il vient me conſulter pour ſe divertir; mais je veux me moquer de lui à mon tour. (*haut.*) Vous ſouhaitez un remède qui vous ſoulage?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infaillibles que je pourrais vous enſeigner; mais je me fais un ſcrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conſeille de garder votre aſthme pour ſolliciter une penſion.

CRISPIN.

Je ſuivrai votre conſeil.

SCENE XXIII.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, ERASTE, AMBROISE; M. BOLUS *la ſeringue à la main.*

AMBROISE *fuyant devant M. Bolus.*

Au meurtre! à l'aide! au ſecours! au feu!

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en paſſe par là.

CRISPIN *regardant avec attention Ambroiſe.*

Que vois-je? Voilà un viſage qui ne m'eſt pas inconnu. Oui, ma foi, c'eſt lui juſtement, c'eſt la Roſe. Major, ne le reconnaiſſez-vous pas?

ERASTE *à Crispin.*

C'est la Rose lui-même, qui a servi dans notre régiment, & qui a déserté.

AMBROISE *à Crispin & à Eraste.*

Hé ! oui, messieurs ! c'est moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN *à Ambroise.*

Ah, lâche ! le hasard te trahit & t'offre à ma vengeance.

AMBROISE *à Crispin.*

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, marouffle ! pourquoi tu as quitté sans congé le régiment.

AMBROISE.

Mon capitaine me donnait tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y résister.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu ! abandonner le champ de Mars, pour avoir reçu des coups de bâton ! Pour te venger de ton capitaine, que n'attendais-tu un jour de bataille ? .... Holà, major, faites entrer la Furie & ses camarades qui sont à la porte.

ERASTE sort.

SCENE XXIV.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, AMBROISE, M. BOLUS.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroise.*

TU ne m'avais pas dit, fripon, que tu avais déserté.

AMBROISE *à M. Trousse-Galant.*

Je n'ai jamais osé vous le dire, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT *à lui-même.*

Dans quel embarras ce misérable me jette !

SCENE XXV.

M. TROUSSE-GALANT, ERASTE, CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT *à Crispin.*

QU'Y a-t-il, mon colonel ?

CRISPIN *au soldat.*

Il faut, tout-à-l'heure, faire passer cet homme là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT *à Crispin.*

Monsieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS *à Crispin.*

Nous vous en supplions.

CRISPIN *à tous deux.*

Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir vous accorder sa grâce : mais quand il s'agit de punir le mépris de la discipline militaire, je suis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre asthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma pension.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez besoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non. (*aux soldats.*) Qu'on m'expédie ce drôle là, sans différer davantage. (*à messieurs Trousse-Galant & Bolus.*) Vous allez voir, messieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-tems qu'entre les vôtres.



SCENE XXVI.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ERASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

FROSINE.

QUEL bruit eſt-ce que j'entends? quel tintamaire faites-vous donc ici?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Froſine. On veut me faire mourir pour avoir déſerté.

FROSINE *à Criſpin & à Eraſte.*

Hé! Meſſieurs, que ne le laiſſez-vous entre les mains de M. Trouſſe-Galant?

MARIANNE *à Criſpin.*

Accordez-nous ſa vie, monſieur le colonel.

CRISPIN *à Marianne.*

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Laiſſez-vous fléchir.

FROSINE *à Criſpin.*

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le saisisse.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci. (*haut.*) Ecoutez, monsieur le colonel ; je vais vous compter une centaine de pistoles ou environ, & qu'il n'en soit plus parlé.

CRISPIN *à M. Trousse-Galant.*

Je suis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi ! monsieur, vous pouvez résister à l'éclat de l'or & d'une belle solliciteuse ?

CRISPIN *à Frosine.*

Comment, si j'y puis résister ! Me prenez-vous pour un homme de robe ?

FROSINE.

Monsieur Trousse-Galant a mis dix mille francs à la tontine sur la tête de ce garcon-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéressons pour lui.

CRISPIN *à M. Trousse-Galant.*

Je n'y saurais que faire.

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'on les fasse tous passer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monsieur le colonel ; il me vient dans l'esprit un moyen d'accommoder les choses.

CRISPIN *à Frosine.*

Quel moyen ?

FROSINE.

Epousez ma maîtresse.

CRISPIN.

Qui ? moi ! Ah ! parbleu, ma mie, si vous n'avez pas d'autre tempérament à nous proposer, la Rose va passer le pas.

ERASTE *à Crispin.*

Oh ! ç'en est trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN *à Eraste.*

Cela est aisé à dire, major ; mais, si vous étiez à ma place, le rang de colonel vous ferait tenir un autre langage.

ERASTE.

Non, foi de major.

CRISPIN.

Hé bien ! épousez-là, & je consens, à ce prix, d'accorder la grâce au déserteur.

FROSINE *à Eraste.*

Allons, monsieur le major, considérez les charmes de ma maîtresse.

AMBROISE *à Eraste.*

Epousez-là, monsieur le major.

ERASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage ; mais pour faire plaisir à monsieur le docteur, je veux bien épouser sa fille, pourvu qu'on me donne une dot considérable. Il n'est pas juste que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN *à M. Trousse-Galant.*

Il a raison, docteur. Il faut, par reconnaissance, lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès-à-présent, la jouissance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis votre serviteur. J'aime mieux qu'Ambroise meure. J'en serai quitte à meilleur marché.

FROSINE.

Monsieur le major, vous paraissez généreux. Prenez ma maîtresse aux mêmes conditions qu'on la voulait donner à monsieur Bolus ; c'est-à-dire, pour la moitié du revenu des dix mille francs que monsieur le docteur a mis à la tontine sur la tête d'Ambroise.

M. TROUSSE-GALANT.

Passe pour cela.

ERASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y consentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppose point. Je vous rends votre parole, monsieur le docteur. (*il sort.*)

SCENE XXVII[e] & dernière.

M. TROUSSE-GALANT, ERASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

AMBROISE.

OUI; mais qui me nourrira du beau-père ou du gendre?

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroise.*

Ce sera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE *à M. Trousse-Galant.*

Cela étant, j'aime mieux passer par les armes.

ERASTE.

Non, Ambroise, non : je me charge de toi. Monsieur le docteur, j'aurai soin de sa santé; elle sera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaiſie de me marier auſſi & d'épouſer cette fille là. (*montrant Froſine.*)

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Quoi! monſieur le colonel, vous voulez épouſer la ſuivante, après avoir refuſé la maitreſſe.

FROSINE.

Pourquoi non?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche-là, Froſine: de ſoubrette, je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphoſe n'eſt pas neuve.

Fin de la Tontine, comédie.



LE

LE POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Le Point-d'honneur est une pièce de la composition de don Francisco de Roxas. Elle a pour titre en espagnol : No ay Amigo para Amigo : *Il n'y a point d'ami pour ami. Je l'accommodai au théâtre français, & la fis représenter à Paris au mois de février 1702. Elle était en cinq actes ; mais je l'ai réduite à trois, pour la rendre plus vive.*

ACTEURS.

LE CAPITAINE DON LOPE DE CASTRO, *oncle d'Eſtelle.*

DON ALONSE DE GUZMAN, *amant d'Eſtelle.*

DON LUIS PACHÉCO, *ſous le nom de don Carlos, amant de Léonor.*

CRISPIN, *valet du capitaine.*

CLARIN, *valet de don Luis.*

UN GENTILHOMME *ſicilien.*

UN ESPION *du capitaine.*

ESTELLE D'ALVARADE, *nièce du capitaine.*

LEONOR DE GUZMAN, *ſœur de don Alonſe, promiſe au capitaine.*

BEATRIX, *ſuivante de Léonor.*

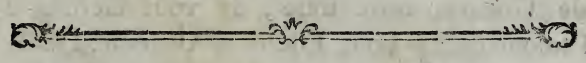
JACINTE, *ſuivante d'Eſtelle.*

La ſcène eſt à Madrid.



LE POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Pardo, *principale promenade de Madrid. On voit, dans l'enfoncement, un mur de jardin percé d'une petite porte.*

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(Elles sortent toutes deux du jardin par la petite porte.)

LEONOR.

OUI, Béatrix, puisque je suis soumise à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il souhaite; il veut que j'épouse le capitaine don Lope de Castro, je l'épouserai.

BEATRIX.

Ce capitaine-là eſt un homme bien expéditif. Il vous vit avant-hier pour la première fois, & il vous a déjà demandée en mariage.

LEONOR *ſoupirant.*

Ahi!

BEATRIX.

Je ſais bien mauvais gré au ſeigneur don Alonſe de Guzman votre frère, de vous ſacrifier à l'amour qu'il a pour Eſtelle d'Alvarade. Quoi, parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une eſpèce de fou dont elle eſt nièce !

LEONOR.

Il eſt vrai que le capitaine don Lope eſt ſi délicat ſur le point-d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens : mais il a de la naiſſance, de la valeur, de la probité; & je crois que je ne ſerai pas malheureuſe avec lui.

BEATRIX.

A la bonne-heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Pardo, qui aſſiége la petite porte de notre jardin, & dont vous recevez les ſoins, ſans pouvoir vous en défendre.

LEONOR.

Ç'en eſt fait, je n'y veux plus penſer. Mon

devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me ſens pour lui.

BEATRIX.

Vous prenez bien vîte votre parti.

LEONOR.

Eſt-ce que tu m'en fais un reproche?

BEATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache ſa naiſſance, & cela me le rends ſuſpect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un myſtère.

LEONOR.

Quoi qu'il en ſoit, je ne veux plus lui parler.

BEATRIX.

Vous ferez bien.

LEONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BEATRIX.

Volontiers.

LEONOR.

Tu lui diras que je ſuis promiſe à un autre; qu'il ceſſe de rechercher une fille qui ne ſaurait être à lui.

BEATRIX.

Laiſſez-moi faire. Je vais le congédier impitoyablement.

LEONOR rentre dans le jardin.

SCENE II.

BÉATRIX *seule.*

JE ne ferai pas mal de l'éconduire. Que ſait-on? Le drôle a peut-être des vues.... & j'en pourrais payer les pots caſſés..... Mais quel homme s'avance? Il me ſemble que c'eſt Criſpin. Juſtement, c'eſt lui.

SCENE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

EH! bonjour, charmante Béatrix!

BEATRIX.

Je vous croyais mort, monſieur Criſpin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le ſervice de notre maiſon, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'eſt ce que tu dois me pardonner, mon enfant; car je ſers à préſent un maître qui a beſoin de tous mes momens.

BEATRIX.

Hé ! à qui es-tu donc ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, au vaillantiſſime capitaine don Lope de Caſtro. La glorieuſe condition !

BEATRIX.

Au capitaine don Lope ?

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle, par excellence dans Madrid, l'arbitre des différends, & le juge en dernier reſſort de toutes les querelles.

BEATRIX.

J'en ſuis ravie, mon cher Criſpin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela ?

BEATRIX.

Tu ne ſais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtreſſe ?

CRISPIN.

Ma foi, non; cela ſerait-il poſſible?

BEATRIX.

Il en fit hier au ſoir la demande à don Alonſe.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me ſerais jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu ſe fourrer dans le cœur de cet homme-là?

BEATRIX.

C'eſt que l'amour ſe fourre par-tout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment ſi mon maître m'envoie dire à don Alonſe qu'il va venir le voir tout-à-l'heure, & s'ils ſe font tant d'amitiés tous deux depuis trois jours.

BÈATRIX.

Au reſte, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment! c'eſt un oracle en fait de procédés. On vient le conſulter de tous les pays du monde.

BEATRIX.

Je l'ai oui dire.

CRISPIN.

Il a compofé un livre où l'on trouve des règles de point-d'honneur, mais des règles toutes nouvelles. On y voit toutes les efpèces d'offenfes & de réparations poffibles & impoffibles.

BEATRIX *riant.*

Cet ouvrage fera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, eft-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui font furvenus, afin de les terminer fuivant fes règles?

CRISPIN.

Affurément. Il a même des efpions pour en être mieux inftruit; & ces efpions, pour fon argent, lui rendent compte, tant des injures qui fe font, que de celles qui fe doivent faire.

BEATRIX.

Quel original! Et t'accommodes-tu bien de fes manières?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BEATRIX.

Oh, oh!

CRISPIN.

Et nous vivons enfemble comme deux frères bien unis.

BEATRIX.

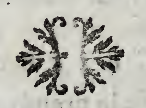
Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu ſauras que la guerre eſt ſa paſſion dominante, & qu'il n'a pas de plus grand plaiſir que de parler de ſes campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires, à épuiſer la patience humaine. Mais comme il connait ſon défaut, il m'a chargé de le tirer diſcrètement par le bout de la manche, quand je m'appercevrais qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas; & il ſe dépêche auſſitôt de finir, comme un organiſte qui entend ſa ſonnette; drelin, drelin.

BEATRIX.

Cela eſt admirable.



SCENE IV.

LE CAPITAINE, UN ESPION, CRISPIN, BEATRIX.

(On voit, dans le fond du théâtre, le capitaine qui cause avec un cavalier qui lui sert d'espion.)

BEATRIX *à Crispin.*

MAIS n'est-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier ?

CRISPIN *à Béatrix.*

C'est lui-même.

BEATRIX.

Jusqu'au revoir, Crispin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

BEATRIX rentre dans le jardin par la petite porte.

SCENE V.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE au fond du théâtre, se sépare du cavalier, & s'avance en rêvant vers Crispin.

CRISPIN *à lui-même.*

IL est dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends, & connaître de tous les démêlés publics & particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des fauxbourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les espagnols se piquent d'être délicats sur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y fassent encore assez d'attention.

CRISPIN.

Non; ils ne savent pas, comme nous, s'offenser d'une chose qui n'offense point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paraissent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Crispin, dans ces matières-là, on doit examiner tout sérieusement.

CRISPIN.

Etre toujours sur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces sortes d'objets avec un microscope.

CRISPIN.

Avec un microscope ! c'est bien dit. Oh ! que votre livre va corriger d'abus !

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi du moins que les maximes du point-d'honneur ne soient rigoureusement observées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choses sur un bon pied. Sans vous, on ne verrait pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien? t'es-tu acquitté de ta commission? As-tu été chez don Alonse?

CRISPIN.

Pas encore.

SCENE VI.

DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS, tenez, le voilà qui ſort de chez lui par la petite porte de ſon jardin.

LE CAPITAINE.

Cela eſt heureux.

DON ALONSE.

Vous me prévenez, ſeigneur don Lope. J'allais chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière ! Ah ! commandez, don Alonſe. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuſer ? Ce que je ne ferai pas pour vous, je ne le ferais pas même pour un certain don Carlos, qui m'a ſauvé la vie en Flandres, dans la dernière bataille qui s'y eſt donnée.

DON ALONSE.

Quoi ! vous étiez à cette bataille ? Je vous croyais alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étais ! je me trouvai dans les premiers corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y firent toutes les merveilles qu'on devait attendre de la valeur espagnole.

CRISPIN *bas, à part.*

Il va se lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis était campée sur deux lignes, & couverte d'un petit ruisseau.

CRISPIN *bas, à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le passâmes fièrement, malgré le feu continuel que....

CRISPIN *bas au capitaine, le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'est dans cette occasion que mon ami don Carlos me sauva la vie, en prévenant un hollandais qui avait le bras levé sur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il?

DON ALONSE.

Estelle votre nièce me désespère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler; mais il en est un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel eſt-il ?

DON ALONSE.

Comme elle eſt à préſent logée dans votre maiſon, ſouffrez que je m'introduiſe ce ſoir dans ſon appartement.

LE CAPITAINE *indigné.*

O ciel ! don Alonſe, pouvez-vous me faire une pareille propoſition ?

CRISPIN *bas, à part.*

Il ne s'adreſſe pas mal !

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favoriſe un tel deſſein ! Vous exigez de mon amitié une ſi lâche complaiſance.

CRISPIN *à don Alonſe.*

Pour qui nous prenez-vous ?

DON ALONSE *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui doive vous révolter. Je ne veux ſeulement que lui peindre l'affreux état où ſa cruauté me réduit.

CRISPIN *branlant la tête.*

Votre valet.

DON ALONSE.

Et vous ſerez avec moi.

LE CAPITAINE *ſe radouciſſant.*

C'eſt une autre choſe.

CRISPIN.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refuser de vous servir. Venez donc ce soir au logis.

DON ALONSE.

Ce n'est pas tout, j'ai aussi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur & le mien.

LE CAPITAINE *prenant feu.*

Expliquez-vous. Ne me déguisez rien. Qu'est-ce?

DON ALONSE.

J'ai appris que, depuis quelques jours, il rôdait autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN *bas, à part.*

Ahi, ahi, ahi!

DON ALONSE.

Et, sur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la séduire.

LE CAPITAINE.

Grands dieux! que m'apprenez-vous?

CRISPIN.

Ventrebleu! ce n'est point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microscope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonse, vengeance ! Vous êtes frère, & je suis amant : vous savez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laissons pas davantage vieillir le mal ; il deviendrait peut être incurable.

CRISPIN.

Je ne sais pas même si l'on ne s'avise pas trop tard d'y remédier.

DON ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Pardo. Nous pouvons lui demander raison....

LE CAPITAINE.

Lui demander raison, oui, c'est le droit. Comment se nomme-t-il ?

DON ALONSE.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il ?

DON ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonse, nous ne pouvons nous venger tout-à-l'heure.

DON ALONSE.

Pourquoi ? Ne suffit-il pas qu'il ait, à mon insu, des desseins sur ma sœur ?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne ſuffit pas.

CRISPIN.

Oh que non ! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler !

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous ſachiez s'il eſt gentilhomme, ou non ; s'il eſt marié, ou s'il ne l'eſt pas.

CRISPIN.

S'il a père & mère, ou s'il eſt orphelin.

DON ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de ſa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourrait nous cacher la vérité.

DON ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope; & mon reſſentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonſe. Je ne ſouffrirai point que vous bleſſiez les loix de la bienſéance.

CRISPIN.

Périſſent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles !

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faiſons obſerver & ſuivre notre homme; & quand nous ſaurons qui il eſt, nous irons le trouver chez lui. S'il a eu des intentions criminelles, nous punirons ſon audace, &, s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons ſavoir que Léonor m'eſt promiſe, & je le ſommerai de ſe déſiſter de ſes prétentions.

DON ALONSE *à part.*

Il faut bien que je me prête à ſa délicateſſe. (*haut.*) J'y conſens. Il s'agit donc de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Criſpin nous en rendra bon compte.

CRISPIN *bas, à part.*

La mauvaiſe commiſſion.

DON ALONSE.

Laiſſons-le donc ici en ſentinelle, & venez vous repoſer chez moi. (*il ſort & entre dans le jardin.*)

LE CAPITAINE veut ſuivre don Alonſe; CRISPIN l'arrête.



SCENE VII.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

ATTENDEZ, ſeigneur; un mot. Il me vient un petit ſcrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi ?

CRISPIN.

Sur la commiſſion que vous me donnez ; j'y trouve quelque choſe qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec le galant-homme.

LE CAPITAINE.

Quoi?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, ſi par malheur j'en apprenais plus que nous n'en voulons ſavoir, j'expoſerais Léonor à la fureur de ſon frère, & je romprais en même tems votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans.... un je ne ſais quoi, qui.... qui n'eſt pas bien ?

LE CAPITAINE.

Au contraire, Criſpin, rien n'eſt plus louable, car, ſuppoſé que Léonor, à l'inſu de ſon frère, fût diſpoſée à écouter le galant (ce qui ne peut être) tu rendrais un grand ſervice à don Alonſe, à moi, & à Léonor même, en nous avertiſſant.

CRISPIN.

Je puis donc, ſans répugnance, me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé! oui.

CRISPIN.

Bon. Je reſpire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux ſur le point-d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaiſir. Si tu continues, je ferai quelque choſe de toi.

DON LOPE entre dans le jardin.



SCENE VIII.

CRISPIN *seul.*

ÇA, faisons semblant de nous promener. Observons bien tous les cavaliers qui viendront ici, & principalement ceux qui me paraîtront des dénicheurs de merles.... Ho, ho ! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCENE IX.

CRISPIN, DON LUIS, CLARIN.

DON LUIS *bas, à Clarin.*

ARRÊTONS, Clarin. Laissons passer cet homme-là.

CLARIN *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde !

DON LUIS *bas.*

Il m'est suspect.

CRISPIN *à part.*

Ils m'examinent. C'est assurément le gaillard que j'ai ordre d'observer.

CLARIN *bas.*

Il a toute l'encolure d'un eſpion.

DON LUIS *bas.*

Allons à lui. Il faut ſavoir ce qu'il a dans l'ame.

CRISPIN *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN *à Criſpin.*

Ecoutez, l'ami. Que faites-vous-là?

CRISPIN *à Clarin.*

Je prends le frais; je me promène; je fais proviſion de ſanté.

DON LUIS *à Criſpin.*

A d'autres! Tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN *à don Luis.*

J'y ſuis plutôt pour empêcher qu'on n'en faſſe.

CLARIN *prenant Criſpin au collet.*

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN *à Clarin.*

Parler net? Parbleu! il me ſemble que je parle aſſez net.

CLARIN *le menaçant.*

Par la mort....!

DON LUIS.

Doucement, Clarin. Ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la choſe.

CRISPIN *à don Luis.*

Quelle choſe ? Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jaſer ? (*frappant Criſpin.*) Tiens, voilà le prix de ta diſcrétion.

CRISPIN *criant.*

Haï ! haï ! haï !

DON LUIS *à Criſpin.*

Pendard ! je vois, à ta phyſionomie, qu'on t'a mis ici pour obſerver ſi quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela, à ma phyſionomie ?

DON LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi, je vois, à la vôtre, que vous ne venez au Pardo que pour parler à cette certaine dame. Il y a bien des phyſionomies parlantes, comme vous voyez.

DON LUIS.

Tu es donc un eſpion de don Alonſe de Guzman ?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

DON LUIS.

Si je ſavais que tu le fuſſes, je te donnerais cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

DON LUIS.

Qui que tu ſois, prends la peine de te retirer, & ne t'amuſe point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne diſparais à nos yeux dès ce moment, je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh ! je vous les abandonne, ſi vous m'y rattrapez ; ſerviteur. (*à part, en s'en allant.*) Je vais me cacher dans un endroit, où ils ne me verront pas, & je les guetterai en dépit d'eux.



SCENE X.

DON LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons nous entretenir librement. Ç'en eſt donc fait, ſeigneur don Luis? Vous ne penſez plus à Eſtelle d'Alvarade?

DON LUIS.

Non, Clarin; ceſſe de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long ſéjour en Flandres, vous revenez à Madrid toujours amoureux d'Eſtelle. En arrivant, vous paſſez par cette promenade; vous voyez par haſard Léonor, qui ſortait de ce jardin, & ſa vue dans un inſtant vous rend infidèle.

DON LUIS.

Ah! Clarin, ſommes-nous maîtres de nos cœurs? Laiſſe-moi m'abandonner à ma nouvelle paſſion. Tout ſemble la favoriſer. Je ſuis écouté de la ſœur de don Alonſe; & je viens de terminer

la facheuſe affaire qui m'obligeait depuis deux ans à vivre loin de Madrid ſous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pachéco?

DON LUIS.

C'eſt ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui; mais, en même tems, je la prierai de garder le ſecret ſur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît?

DON LUIS.

C'eſt qu'Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope de Caſtro.

CLARIN.

Quoi! de ce grand redreſſeur de torts, qui ſe rendait médiateur de toutes les querelles qui arrivaient dans l'armée, & à qui vous avez ſauvé la vie dans la dernière bataille?

DON LUIS.

Oui, ce capitaine eſt oncle d'Eſtelle.

CLARIN.

Malpeſte! Vous avez raiſon. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il ſerait homme à vous chicanner ſur l'affront que vous faites à la beauté de ſa nièce.

DON LUIS.

Voilà juſtement ce que je veux éviter. Don Lope eſt d'un caractère ſi ſingulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes affaires; il eſt bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, juſqu'à ce que je ſois ſûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'eſt bien dit. Après cela, nous le verrons venir.

DON LUIS.

Tais-toi. La ſuivante de Léonor paraît. Vas-t-en, & reviens me joindre dans une heure.

CLARIN ſort.



SCENE XI.

DON LUIS, BÉATRIX.

BEATRIX *à part.*

A LA fin le voici.

DON LUIS.

Hé bien, Béatrix, aurai-je bientôt le plaisir de revoir ta maîtresse ?

BEATRIX.

Non, seigneur don Carlos. Je viens même vous dire, de sa part, que vous ne la verrez plus.

DON LUIS.

Qu'entends-je ?

BEATRIX.

Son frère veut qu'elle épouse un de ses amis. Elle ne peut désormais avoir d'entretien avec vous.

DON LUIS.

Quelle affreuse nouvelle ! La fortune ne m'a donc flatté d'abord, que pour me faire sentir plus vivement sa rigueur ! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BEATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

DON LUIS.

J'implore ton ſecours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnaîtrai bien ce bon office.

BEATRIX.

Je ne doute pas de votre généroſité : je voudrais bien vous rendre ce ſervice ; mais il pourrait me coûter cher ?

DON LUIS.

Te couter cher !

BEATRIX.

En pouvez-vous douter ? Je perdrais pour jamais la confiance de ma maîtreſſe : elle croirait que vous m'auriez gagnée par des prières, & que je vous ſervirais au préjudice de ſon devoir.

DON LUIS.

Elle ne croira point cela.

BEATRIX.

D'ailleurs, ſuppoſons que Léonor ſe rende aux inſtances que je lui ferai de vous parler, don Alonſe pourra découvrir tout le myſtère : ma maîtreſſe en ſera quitte pour une réprimande, & Béatrix ſera miſe à la porte.

DON LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'eſprit.

BEATRIX.

Ne ſerai-je pas bien avancée? Je perdrai, tout d'un coup, le fruit de huit longues années de ſervice.

DON LUIS.

Oh! ſi ce malheur t'arrivait, je ſuis en état de t'en conſoler.

BEATRIX.

Je ſuis bien perſuadée de votre bon cœur.

DON LUIS.

Je prendrais ſoin de ta fortune.

BEATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promeſſes m'ébranlent. Adieu, je me retire.

DON LUIS *l'arrêtant.*

Ah! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BEATRIX.

Je veux être ſourde à vos prières.

DON LUIS *lui préſentant ſa bague.*

Tiens; en attendant mieux, fais-moi le plaiſir de recevoir ce diamant.

BEATRIX.

Vous m'allez faire chaſſer.

DON LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attendris ta maîtreſſe en ma faveur.

BEATRIX.

BEATRIX *prenant le diamant.*

Que vous êtes séduisant, seigneur don Carlos !

DON LUIS.

Préviens mon désespoir.

BEATRIX.

Je n'y puis plus résister, votre douleur me perce l'âme. Allons, je veux vous servir, quelque chose qu'il en puisse arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

DON LUIS.

Tu me rends la vie par cette promesse.

BEATRIX.

Mais je m'apperçois qu'en rêvant aux moyens de vous satisfaire, j'ai pris votre bague sans y penser. Comme la rêverie préoccupe !

(Elle fait semblant de vouloir la lui rendre.)

DON LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix ; garde-la, pour l'amour de moi.

BEATRIX.

Allez-vous-en, de peur de surprise ; & revenez ici à l'entrée de la nuit.

DON LUIS sort.



SCENE XII.

BEATRIX *seule, & considérant le diamant.*

JE n'en doute plus, cet homme là doit avoir de la naissance. Il a des manières engageantes. Je veux épouser ses intérêts.

(Elle met la bague à son doigt.)

SCENE XIII.

BEATRIX, LEONOR.

BEATRIX.

IL vient enfin de faire retraite.

LEONOR.

Tu l'as donc renvoyé ?

BEATRIX.

Oui, madame ; & notre conversation, je vous assure, a été bien vive.

LEONOR.

A-t-il paru fort ſenſible à la néceſſité de me perdre ?

BEATRIX.

Cela n'eſt pas concevable. Il a pris la fortune à partie ; il s'eſt plaint de ſon étoile dans des termes... Si vous l'euſſiez entendu comme moi, il vous aurait fait pitié.

LEONOR.

Hélas ! à quoi lui eût ſervi ma pitié ?

BEATRIX.

A quoi, madame? Oh ! la pitié d'une fille n'eſt jamais infructueuſe. La mienne, par exemple, lui a remis l'eſprit.

LEONOR.

Comment donc cela?

BEATRIX.

Il s'eſt plaint, comme je vous l'ai dit ; il a ſoupiré, il a gémi. J'ai été ſi touchée de ſa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici ce ſoir. Voyez ce que fait la compaſſion !

LEONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous....

BEATRIX.

Il l'a bien fallu. Il voulait ſe tuer, dans le déſeſpoir où il était.

LEONOR.

Quoi ! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, & vous oſez le flatter encore de quelque eſpérance.

BEATRIX.

Hé ! non, madame, il n'eſpère plus rien; & il ne veut plus vous voir, que pour vous dire un éternel adieu.

LEONOR.

Vous ne deviez pas l'entendre. En un mot, il fallait exécuter mes ordres à la rigueur.

BEATRIX.

Je conviens que j'ai tort; mais que voulez-vous? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LEONOR.

Vous êtes bien compatiſſante ! Oh ! pour cela, Béatrix, vous avez fait une grande ſottiſe de ne m'en avoir pas débarraſſée.

BEATRIX.

Ho bien ! puiſque cela vous fait tant de

peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'eſt pas encore ſi loin, qu'on ne puiſſe le joindre; je vais courir après lui, & l'envoyer au diable.

(Elle fait quelques pas, comme pour aller après don Luis.)

LEONOR *l'appelant.*

Béatrix.

BEATRIX *revenant.*

Que me voulez-vous?

LEONOR.

Tu es trop vive quelquefois. Ne vas pas dans ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BEATRIX.

Vous ſerez contente.

LEONOR.

Dans le fond, je n'ai pas ſujet de me plaindre de lui; & c'eſt aſſez de lui dire ſimplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BEATRIX.

Cela ſuffit.

(Elle fait encore ſemblant de vouloir courir après don Luis.)

LEONOR *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BEATRIX *revenant.*

Encore ?

LEONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paraître aux environs de notre jardin. Fais-lui ſentir la conſéquence. . . .

BEATRIX.

Oui. Mais, pendant que vous donnez de ſi amples inſtructions, le cavalier s'éloigne, & je ne pourrai pas le rattraper.

LEONOR.

Il n'y a qu'à le laiſſer. Auſſi bien je ſonge qu'il eſt plus à propos qu'il vienne au rendez-vous.

BEATRIX.

Je penſe auſſi que cela vaudra beaucoup mieux. Je ne ſuis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LEONOR.

Courir après un homme, ſerait une démarche qui pourrait être mal expliquée.

BEATRIX.

Vous avez raiſon. Il ſera moins dangereux que je lui parle tantôt; & je compte bien réparer ma faute.

LEONOR.

Tant mieux. Entre nous, je me défie de ta fermeté.

BEATRIX.

Franchement, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LEONOR.

Tu te laiſſeras encore attendrir.

BEATRIX.

Ecoutez, je n'en voudrais pas jurer.

LEONOR.

Je crois que je ſerai obligée de lui parler moi-même.

BEATRIX.

Je ſavais bien qu'il faudrait en venir là. Au reſte, que riſquez-vous, en parlant à don Carlos? Vous ne l'aimez plus.

LEONOR *ſoupirant.*

Ah, Béatrix.

BEATRIX.

Ah ! je vous entends. Vous êtes lasse de trahir votre conscience, n'est-il pas vrai ?

LEONOR.

Que tu es cruelle de me plaisanter !

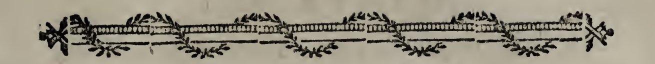
BEATRIX.

Que vous êtes méchante de m'avoir grondée !

LEONOR & BEATRIX rentrent dans le jardin.

Fin du premier acte.





ACTE II.

Le théâtre représente encore le Pardo, comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

DON ALONSE, LE CAPITAINE.

DON ALONSE.

Vous vous en allez ?

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me souvenir que deux cavaliers doivent se battre demain : je vais régler le tems, le lieu, & les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

DON ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

LE CAPITAINE sort.



SCENE II.

DON ALONSE *seul.*

J'AI beau parcourir des yeux cette promenade, je n'y vois pas Crispin.... Mais je crois l'appercevoir....

SCENE III.

CRISPIN, DON ALONSE.

DON ALONSE.

JE ne me trompe pas, c'est Crispin qui s'avance. Nous allons savoir s'il a bien fait sa commission. Hé bien, mon ami?...

CRISPIN.

Ouf! laissez-moi prendre haleine.

DON ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, & son valet aussi.

DON ALONSE.

Que cette nouvelle me cause de joie ! Dans quelle rue est-il logé ? Comment le nomme-t-on ?

CRISPIN *hésitant*.

C'est ce que je ne puis vous apprendre.

DON ALONSE.

C'est-à-dire, traître ! que tu n'as pas voulu le suivre.

CRISPIN.

Pardonnez-moi ; c'est lui qui n'a pas voulu que je le suivisse. Il s'est approché de moi avec son valet, pour me dire que si je ne me retirais, ils me donneraient cent coups ; & ils m'en ont donné quelques-uns à compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

DON ALONSE.

Le butor ! Il s'y sera pris mal-adroitement.

CRISPIN.

Non, monsieur, je vous le proteste.

DON ALONSE.

Tais-toi, maraud ! Tu mériterais que, dans ma juste colère....

CRISPIN.

Ne me frappez pas ; je ne suis plus votre

valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

DON ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrais m'empêcher de t'aſſommer.

SCENE IV.

CRISPIN *ſeul.*

JE ſuis un heureux commiſſionnaire. J'ai penſé être étrillé des deux côtés. (*il va pour ſortir.*)

SCENE V.

CRISPIN, BEATRIX.

BEATRIX *appellant.*

ST, ſt, Criſpin !

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princeſſe ?

BEATRIX.

Te faire une petite queſtion. Es-tu franc, es-tu ſincère ?

CRISPIN.

Comme un italien.

BEATRIX.

Don Alonſe te parlait tout-à-l'heure avec action. Ma maîtreſſe & moi n'étions-nous pas intéreſſées dans votre entretien?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonſe a des manières qui ne m'engagent point à être diſcret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles: prenez vos meſures là-deſſus.

BEATRIX.

Quoi! Il aurait découvert?....

CRISPIN.

Il ſait tout, vous dis-je.



SCENE VI.

CRISPIN, BEATRIX, CLARIN.

CRISPIN *appercevant Clarin, à Béatrix.*

MAIS, qui eſt ce garçon qui vient à nous ?

CLARIN *à lui-même.*

Mon maître n'eſt plus ici. Que peut-il être devenu ?

BEATRIX *bas, à Criſpin.*

C'eſt le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN *à part.*

C'eſt un de mes drôles de tantôt.

CLARIN *à lui-même.*

C'eſt notre eſpion. Il eſt là, ma foi, avec une fille fort jolie. (*il ſalue Criſpin & Béatrix.*)

CRISPIN *à part.*

Il me ſalue humblement. Eſt-ce qu'il me craindrait ?

CLARIN *à lui-même.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN *à part.*

Il n'a peut-être fait le brave, que parce

qu'il était ſoutenu par ſon maître. Approfondiſſons un peu cela.

CLARIN *haut, abordant Criſpin.*

Monſieur....

CRISPIN *fièrement, à Clarin.*

Monſieur! (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'inſulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, ſelon toutes les apparences, cette charmante perſonne eſt de vos amies.

CRISPIN *d'un ton bruſque, à Clarin.*

Qu'en voulez-vous dire?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'eſt rendue ſans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne ſont pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais....

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un ſot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politeſſes qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'eſt pas ici pour te défendre, fanfaron; il faut que je te repaſſe en taille-douce.

BEATRIX *le retenant.*

Que veux-tu faire, Criſpin?

CRISPIN *à Béatrix.*

Je veux lui couper le viſage.

BEATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN *à Béatrix.*

Ne le retenez pas, la belle; il n'eſt pas ſi méchant que vous le penſez.

CRISPIN *s'agitant.*

Têtebleu! Ventrebleu!

BEATRIX.

Quel emportement!

CLARIN.

Lâchez la bride à ſa fureur.

CRISPIN.

Je ne ſerai pas content que je ne l'aie enterré.

BEATRIX *le lâchant.*

Ho bien! ſuis donc ton impétuoſité, puiſqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN.

CRISPIN *à Clarin.*

Ho, ho! ce n'eſt point à moi qu'on paſſe la plume par le bec.

CLARIN *à Criſpin.*

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tudieu!

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud?

CRISPIN.

Moi, maraud? Un élève du capitaine don Lope de Caſtro?

CLARIN.

Coquin!

CRISPIN.

Coquin, un nourriſſon du point-d'honneur?

CLARIN.

Belître!

CRISPIN.

Belître! Vous vous perdez au moins.

CLARIN.

Miſérable!

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux !

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh ! ç'en eſt trop. (*lui donnant un ſoufflet.*) Tiens, fat ! La patience m'échappe.

CRISPIN *portant la main à ſa joue.*

Vous appellez cela de la patience qui s'échappe ?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une autrefois réponds plus poliment aux perſonnes qui te feront l'honneur de te parler. (*il s'en va.*)



SCENE VII.

BEATRIX, CRISPIN.

BEATRIX *riant.*

VOILA un maroufle bien brutal ! Traiter de la forte un bon enfant comme toi !

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je fuis en peine de favoir une chofe. Quand il m'a frappé, avoit-il la main ouverte ou fermée ?

BEATRIX.

Hé ! pourquoi voudrais tu favoir cela ?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu ! Si c'eft un foufflet, c'eft un affront fait à mon honneur.

BEATRIX.

Et fi c'eft un coup de poing, ce n'eft donc rien ?

CRISPIN.

Non. Un coup de point, un coup de pied au cul, fe donnent fans conféquence ; mais un foufflet !

BEATRIX.

Diantre, un foufflet ! On n'y faurait donner une bonne explication, n'eft-ce pas ?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, ſi c'eſt un ſoufflet que j'ai reçu.

BEATRIX.

Tu dois mieux le ſavoir que moi.

CRISPIN.

J'étais diſtrait dans le moment.

BEATRIX.

Moi, j'étais fort attentive, & je puis t'aſſurer que c'eſt un ſoufflet avec toutes ſes circonſtances.

CRISPIN.

Cela étant, je ſuis bien aiſe de m'être poſſédé dans l'action; la vengeance en ſera plus éclatante.

BEATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en eſt fallu que je n'aie cédé au premier mouvement, & violé nos règles; car je ſuis trop chaud & trop bouillant.

BEATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y aurait eu du ſang répandu.

BEATRIX.

Oui, car il t'aurait caſſé le nez.

CRISPIN.

Je vais, de ce pas, chercher mon maître, & le consulter. Cette affaire-là aura de grandes suites.

BEATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrais pas être dans la peau de mon ennemi. (*il sort.*)

SCENE VIII.

BEATRIX *seule, riant.*

LE vaillant Champion ! Il a bien profité des leçons de son maître.



SCENE IX.

BEATRIX, LEONOR.

LEONOR.

QUE faiſais-tu donc - là avec Criſpin?

BEATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LEONOR.

Quoi?

BEATRIX.

Il m'a dit que le ſeigneur don Alonſe eſt informé de notre intrigue avec don Carlos.

LEONOR.

Eſt-il poſſible? Sur ce pied-là, je ne m'expoſerai point à parler ce ſoir à ce cavalier.

BEATRIX.

Hé! d'où vient?

LEONOR.

Mon frère pourrait nous ſurprendre.

BEATRIX.

Il ne vous ſurprendra pas dans une maiſon d'amie.

LEONOR.

Tu as raiſon. Mais à qui nous adreſſer?

BEATRIX *rêvant.*

Attendez.... je l'ai trouvé. Adreſſons-nous à Eſtelle d'Alvarade. C'eſt la perſonne qu'il nous faut.

LEONOR.

A Eſtelle ! Tu n'y penſes pas, Béatrix. Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope, à qui je ſuis deſtinée ; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BEATRIX.

Qu'importe ? Deux bonnes amies n'y regardent pas de ſi près, quand il s'agit de ſe prêter la main. De plus, elle ne ſera pas fâchée que ſon oncle meure dans le célibat.

LEONOR.

Vas donc chez elle, pour la prier, de ma part, de trouver bon que je reçoive ce ſoir dans ſon appartement don Carlos.

BEATRIX.

J'y vais tout-à-l'heure.

SCENE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE, JACINTE.

BEATRIX *appercevant Eſtelle, à Léonor.*

MAIS quel bonheur ! la voici elle-même.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor ; & j'ai quitté des dames avec qui je me promenais, pour venir vous embraſſer. (*elles s'embraſſent.*) Hé bien, mes enfans, quelles nouvelles ?

BEATRIX *à Eſtelle.*

Vous venez fort à propos, madame, pour nous tirer d'un embarras

ESTELLE *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous ?

LEONOR *à Eſtelle.*

Je voudrais avoir un entretien avec un cavalier nommé don Carlos, qui me rend des ſoins depuis quelques jours ; mais on nous obſerve, & je ne ſais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'oſez l'introduire chez vous ?

LEONOR.

Vous ne me le conſeilleriez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement que de vous donner un ſi mauvais conſeil.

BEATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas ! que ne puis-je voir auſſi mon cher don Luis Pachéco, dont l'abſence me met au déſeſpoir ! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de ſes nouvelles, & j'attends en vain ſon retour.

LEONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais ſenſible à ſa paſſion ?

ESTELLE.

J'y aurais peut-être répondu, ſi le ſouvenir de don Luis ne la traverſait point.

BEATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être auſſi le ſeigneur don Lope.

ESTELLE *embrassant Léonor.*

Adieu, Léonor, je vais rejoindre ma compagnie. Jacinte aura soin de vous introduire ce soir chez moi par une porte secrette.

LEONOR & BEATRIX rentrent chez elles.

SCENE XI.

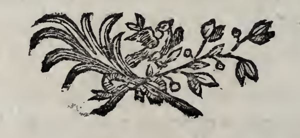
ESTELLE, JACINTE,

JACINTE.

VOILA Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je suis ravie de pouvoir lui faire plaisir : c'est le meilleur caractère de fille que je connaisse.



SCENE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN *à lui-même.*

OU diable eſt donc mon maître ? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE *à Jacinte, en regardant Clarin.*

Les traits de cet homme-là ne me ſont pas inconnus.

CLARIN *à lui-même.*

Voici une dame qui me lorgne. Mon air a frappe, à ce qui me ſemble.

JACINTE *bas, à Eſtelle.*

Comme il vous conſidère, madame ! on dirait qu'il vous connaît.

ESTELLE.

Eh ! c'eſt Clarin. C'eſt le valet de don Luis.

CLARIN *à lui-même, & voulant fuir.*

Ventrebleu ! c'eſt Eſtelle d'Alvarade. La maudite rencontre !

ESTELLE.

C'eſt toi, Clarin ? approche, mon enfant ; eſt-ce que tu ne me remets pas ?

CLARIN *bas.*

Que trop. (*haut, à Estelle.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis est donc à Madrid? Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?

CLARIN *d'un air embarrassé.*

Madame.... (*à part.*) Que lui dirai-je?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curiosité.

CLARIN *pleurant, à Estelle.*

Don Luis n'est point à Madrid, madame.... hui, hui, hui, hui, hui!

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami! Quel malheur m'annoncent tes larmes?

CLARIN *redoublant ses pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin!

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus songer au seigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu? Que lui serait-il arrivé?

CLARIN.

Hélas !

JACINTE *à Clarin.*

Serait-il mort?

CLARIN *à Jacinte.*

Pis que cela ; il eſt....

ESTELLE.

Achève.

CLARIN *à Eſtelle.*

Marié.

ESTELLE.

Juſte ciel !

JACINTE.

Marié !

CLARIN.

Oui, il s'eſt marié à Bruxelles. Il a épouſé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide !

JACINTE.

Le traître !

ESTELLE.

Il a pu trahir ſes ſermens?

(Elle tombe dans une profonde rêverie.)

CLARIN.

C'eſt ce que je lui reprochai la veille de ſes noces : « Seigneur don Luis, lui dis-je, la larme

» à l'œil, ſongez-vous bien à ce que vous allez » faire ? Voulez-vous cauſer la mort à madame » Eſtelle, à qui vous avez donné votre foi, » & qui vous aime ſi tendrement ? »

JACINTE.

Et que répondit-il à cela ?

CLARIN.

Ce qu'il répondit ? (*groſſiſſant la voix.*) « Monſieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires. Eſtelle » vous a-t-elle payé pour entrer ſi chaudement » dans ſes intérêts ? »

JACINTE.

Le petit ſcélérat !

CLARIN.

Le lendemain de ſon mariage, je lui dis d'un air fier & mépriſant : « Fi, ſeigneur ! cela » eſt indigne. Je vous demande mon congé. » Je ne veux plus ſervir un homme ſans honneur, » ſans probité ». Là-deſſus je le quitte. Je ſors de Bruxelles & je reviens à Madrid, le cœur gonflé de ſoupirs, en maudiſſant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarin, c'eſt aſſez.

CLARIN *bas, à part.*

Si cela pouvait la détacher de mon maître ! (*haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE *fouillant dans sa poche.*

Attends, mon enfant. Il n'eſt pas juſte que la douleur me faſſe oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je ſens renouveller toute l'affliction que j'avais à Bruxelles.

ESTELLE.

Je ſuis cauſe que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce que je t'ai fait perdre. (*elle lui donne de l'argent.*)

CLARIN *recommençant à pleurer.*

Ah! ah! ah! je ne puis digérer la trahiſon de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer, tant que cela durera.



SCENE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

VOILA, Jacinte, ce don Luis dont je t'entretenais ſi ſouvent !

JACINTE.

J'étranglerais un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laiſſais conſumer d'ennui, pendant que le volage.... Mais ç'en eſt fait; la douleur fait place à la colère, & je ne reſpire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre reſſentiment eſt juſte; mais remettez-vous. J'apperçois le ſeigneur don Lope votre oncle. Il vient ici. Diſſimulez.

ESTELLE.

Non, non; je ne puis me contraindre. D'ailleurs, pourquoi lui ferais-je un myſtère de l'outrage que j'ai reçu? Il doit le ſentir comme moi-même...



SCENE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *au capitaine.*

AH ! Seigneur, je ſuis trahie ! Un amant parjure met ſur mon front une honte éternelle.

CRISPIN *à part.*

Aurait-elle reçu un ſoufflet ?

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Expliquez-vous, ma nièce ; quel affront vous a-t-on fait ?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi ; & je viens d'apprendre que le traître s'eſt marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait eſt noir.

CRISPIN.

Fi ! voilà un procédé bien français.

ESTELLE.

Sa trahiſon ne demeurera pas impunie. Quand parmi les hommes je ne trouverais point de vengeur, le perfide ne ſaurait m'échapper.

Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, & moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille ! Elle chasse de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos transports, Estelle. Votre injure me touche autant que vous. Dites-moi seulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il se nomme don Luis Pachéco.

LE CAPITAINE.

Cela suffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandres ?

CRISPIN.

Il iroit au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai sitôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma présence. Allez, ayez l'esprit en repos là-dessus.

ESTELLE & JACINTE s'en vont.

SCENE XV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

PUISQUE mon maître eſt ſi prompt à ſe charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre ſes mains.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonſe, & lui annoncer une nouvelle ſi favorable à ſon amour. Toi, Criſpin, vas m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais..... Mais ſeigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu ?

CRISPIN.

Je veux vous inſtruire d'un différend qui offre une belle matière à vos déciſions.

LE CAPITAINE.

Ho, ho ! quel différend peut-il être arrivé qui ne ſoit pas encore venu à ma connaiſſance ?

CRISPIN.

Dans ce même endroit où nous voici, j'ai reçu un ſoufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui ? toi, Crispin ?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la science des procédés.

LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie !

CRISPIN.

Je l'ai trouvée si téméraire, si insolente, que je n'ai presque pas senti le coup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Assurément : on ne saurait faire du mal aux pieds, que la tête ne s'en ressente.

LE CAPITAINE.

Donner un soufflet à mon domestique, c'est m'offenser directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho, ho ! monsieur l'*olibrius*, vous n'avez qu'à vous bien tenir; mon affaire est en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raison.

CRISPIN.

Sans doute. C'est à cause de cela que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve ta retenue.

CRISPIN *à part.*

Je ſuis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui eſt l'offenſeur ? Eſt-il noble ?

CRISPIN *haut.*

Hé ! non, non. Allez, ne craignez rien. Ce n'eſt qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh ! ſi l'offenſeur n'eſt pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui : mais ce qui m'eſt défendu, à moi, t'eſt permis à toi, comme tu peux le voir dans mon chapitre des *ſoufflets roturiers.*

CRISPIN.

Ho bien ! puiſque vous ne pouvez me venger il n'y a qu'à laiſſer cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Auſſi-bien c'eſt la vengeance des belles âmes.

LE CAPITAINE *le regardant de travers.*

Que dis-tu?

CRISPIN.

Un ſoufflet, au bout du compte, n'eſt pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin ! Eſt-ce là le langage d'un homme nourri chez moi ?

CRISPIN.

C'eſt le langage d'un homme ſenſé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à te montrer digne valet de don Lope; ou bien prépare-toi à mourir ſous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative eſt conſolante !

LE CAPITAINE.

Opte tout-à-l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

Ç'en eſt fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inſpirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah ! j'aime à t'entendre parler de la ſorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole.... Mais, attendez : une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé ! quelle ?

CRISPIN.

Je ſonge que j'ai reçu le ſoufflet en rendant ſervice à don Alonſe. C'eſt le valet de l'amant de ſa ſœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avais pas dit cette circonſtance.

CRISPIN.

Non, vraiment; je n'y ai pas pensé.

LE CAPITAINE.

Don Alonse a part à l'offense.

CRISPIN.

N'est-il pas vrai? Il doit joindre cela aux autres sujets qu'il a de se plaindre du cavalier, & venger le tout ensemble. Ainsi la chose ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonse, étant gentilhomme, ne peut pas tirer raison de cette offense. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, & même aussi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Vas, mon enfant, vas rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'est-à-dire: Crispin, vas te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maison, que tu n'aies réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domestique déshonoré.

LE CAPITAINE va chez don Alonse.

SCENE XVI.

CRISPIN, *seul*.

J'AVAIS bien affaire aussi d'aller lui parler de ce maudit soufflet. Mais le vin est tiré, il faut le boire. Allons, Crispin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur qu'un autre. Quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non ? Faisons-en l'épreuve. Çà, représentons-nous que je le rencontre. Parlons lui d'un ton de grenadier : Ah ! te voilà, pendart, te voilà !... (*il change de ton.*) Je vous demande pardon, monsieur Crispin. J'étais ivre, quand je vous ai souffleté. (*d'un ton rude.*) Tu étais ivre, maraud ! Ha, ha ! Voici de mes gens qui ne sont braves que lorsqu'ils ont bu ! Mets l'épée à la main, gueux, & défends toi .... (*il allonge des estocades.*) Tic, tac ... Sa lame est bonne, & il se défend bien ; mais j'en viendrai à bout. Pare-moi celle-ci : une, deux, trois, paf ! tiens, misérable, vas te faire panser... (*d'un ton pleureur.*) Ah ! vous m'avez crevé un œil..... (*d'un ton rude.*) Bon ; tant mieux, méchant borgne ; je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.

SCENE XVII.

CLARIN, CRISPIN.

CRISPIN *appercevant Clarin.*

AHI, ahi, ahi !

CLARIN *lui mettant la main ſur l'épaule.*

Qui doit mourir ?

CRISPIN *à part.*

Ouf ! je ne le croyais pas ſi près de moi.

CLARIN.

Je vous trouve l'épée à la main !

CRISPIN.

Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avait inſulté.

CLARIN.

J'en ſuis ravi. J'aime les braves gens, & je ſuis prêt à vous faire raiſon du ſoufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer ſur....

CRISPIN.

Il s'eſt battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre juſtice à ſes ennemis.

CLARIN.

Cela eſt généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous ſommes ſeuls.

CRISPIN.

Je ſuis encore tout eſſoufflé de mon dernier combat ; laiſſez-moi reſpirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc.

CRISPIN.

Quoi?

(*déclamant.*)

» Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant » !

Me prenez-vous pour un cid ?

CLARIN.

Non, ma foi, non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN *lui donnant des ſoufflets.*

Vous méritez d'être ſouffleté.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN *lui donnant des naſardes.*

Naſardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN *lui donnant des croquignoles.*

Croquignolé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puiſque vous ne voulez pas vous battre, vous trouverez bon que je vous donne des coups des bâton. Vous ſavez que c'eſt la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre ?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

. Il en faut paſſer par-là, car je ſuis rigide obſervateur de nos règles.... (*tendant le dos à Clarin*) Allons, monſieur, ſuivez-les.

CLARIN *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'eſt ainſi que je les donne.

CRISPIN.

C'eſt ainſi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, ſi vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh ! je ne ſuis pas ſi difficile à contenter.

CLARIN *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN *le ſaluant profondément.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur très-humble.

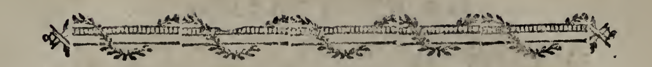
SCENE XVIII.

CRISPIN *ſeul.*

IL croyait que je lâcherais pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête juſqu'au bout. Il eſt vrai que j'ai été battu ; mais les armes ſont journalières ; &, au reſte, voilà mon affaire vidée.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

Le théâtre repréſente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement a l'air d'une ſalle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plaſtrons & autres uſtenſiles concernant les armes. Il y a deux flambeaux ſur une table.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

QU'EST-CE, Criſpin ? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah ! ſeigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux.

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je viens de terminer mon affaire très-heureuſement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme ?

CRISPIN.

Non; mais il y a bien eu des coups donnés & reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'eſt paſſée la choſe ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refuſé lâchement de tirer l'épée ; & l'autre, ſuivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainſi.

CRISPIN.

Après cela, mon drôle ne m'a pas demandé ſon reſte. Il s'eſt retiré, & m'a laiſſé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre fuite à ton ennemi?

CRISPIN.

Oui, vraiment, il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce diſcours, mon cher Criſpin. Viens, mon fils, viens que je t'embraſſe. Je veux que tu deviennes un des plus vaillans hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de diſpoſitions.

LE CAPITAINE.

Et, dès à préſent, je te fait l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand merci.

(*déclamant.*)

» Tôt ou tard la valeur reçoit ſa récompenſe. »

LE CAPITAINE.

Ma joie eſt extrême d'apprendre que tu te ſois vengé : car, enfin, mon ami, une injure, eſt un peſant fardeau.

CRISPIN.

Très-peſant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreuſe ſituation ſe trouve un homme qui a été offenſé, & qui n'eſt pas encore vengé !

CRISPIN.

J'ai paſſé par-là. Peſte, c'eſt une horrible ſituation !

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge ſans relâche. Il eſt bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Nasardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance....

CRISPIN.

Ho, ho!

LE CAPITAINE.

Quel soulagement!

CRISPIN.

Quel plaisir!

LE CAPITAINE.

Que son ame est contente!

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle satisfaction n'as-tu pas présentement.

CRISPIN.

Oui, parbleu! je suis fort satisfait. Je ne voudrais pas être à recommencer.

SCENE II.

SCENE II.

UN ESPION, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS voici un de nos eſpions. Que vient-il nous apprendre?

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, ſeigneur capitaine.

LE CAPITAINE *à l'eſpion.*

Qu'eſt-il arrivé?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrava, nommé don Martin d'Avalos, a voulu donner, cette nuit, une ſérénade à une fille de qualité; & un de ſes rivaux eſt venu, par jalouſie, déconcerter le concert. On s'eſt battu comme tous les diables de part & d'autre, & l'on a trouvé ce matin ſur le carreau....

LE CAPITAINE *avec précipitation.*

Hé bien, ſur le carreau?

L'ESPION.

Deux guitarres briſées en mille pièces.

CRISPIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha; quel carnage!

LE CAPITAINE *à Crispin.*

Il y a bien-là de quoi rire ! Je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des sérénades. L'usage en est légitime & consacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez sagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, & leur faire payer les guitarres.

SCENE III.

UN SICILIEN, LE CAPITAINE, CRISPIN, L'ESPION.

LE CAPITAINE.

QUEL étranger entre ici ? Voyons ce qui l'amène.

L'ESPION se retire.



SCENE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN SICILIEN.

LE SICILIEN *ſaluant le capitaine.*

SEIGNEUR, ſur la réputation que vous avez...

CRISPIN *au Sicilien, l'interrompant & le ſaluant.*

Seigneur, je ſuis votre ſerviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN *à Criſpin.*

Bon jour.... (*au capitaine.*) Seigneur, ſur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde....

CRISPIN *l'interrompant encore.*

Je ſuis ravi de vous voir en bonne ſanté.

LE SICILIEN *regarde ſévèrement Criſpin & reprend enſuite ſon diſcours.*

D'être le premier homme du monde pour lever les ſcrupules que l'honneur fait naître quelquefois dans les âmes ſenſibles aux injures; je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me conſeiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE *au ſicilien.*

Volontiers. De quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous ſavez mieux que perſonne combien l'honneur d'un gentilhomme eſt délicat & facile à bleſſer.

LE CAPITAINE.

Ha, ha !

CRISPIN.

Malpeſte !

LE SICILIEN.

L'honneur eſt une glace, que le moindre ſouffle ternit.

CRISPIN.

L'honneur eſt une prune, qu'on ne ſaurait toucher ſans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je ſuis natif de Catania près du Mont-Gibel, & je me nomme Lupardi. En liſant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portait mon nom, a été tué en duel autrefois, & il n'eſt point fait mention dans le volume que ſa mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être pluſieurs tomes ?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appelait le meurtrier de votre Lupardi?

LE SICILIEN.

Il s'appellait Perichichichipinchi.

CRISPIN *riant.*

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN *à Crifpin.*

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, & que vous lui faffiez un appel.

CRISPIN.

Cela eft dans les formes.

LE SICILIEN *au capitaine.*

J'ai penfé comme vous, & j'ai d'ábord fait des perquifitions dans la Sicile. De-là j'ai paffé dans le royaume de Naples, & j'ai parcouru toute

l'Italie ; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchais.

LE CAPITAINE.

Cela eſt malheureux.

CRISPIN.

Rien n'eſt plus déſolant !

LE SICILIEN.

J'étais enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas, & réſolu d'abandonner une vengeance qu'il m'était impoſſible de tirer ; mais l'inexorable point-d'honneur m'eſt venu faire un crime du repos où je voudrais demeurer ; &, las d'être en proie aux ſecrets reproches qu'il me faiſait ſans ceſſe, j'ai pris la réſolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE *à Criſpin.*

Ah ! mon ami, quelle délicateſſe !

CRISPIN *au capitaine.*

Oui, parbleu ! ce gentilhomme obſerve les points & les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai deſſein, après avoir ſoigneuſement tâché de déterrer quelque Perichichichipinchi en Eſpagne, de me rendre aux pays-bas, d'aller en France, en Allemagne, & de faire enfin le tour de l'Europe ; mais ſi je ne tire aucun fruit d'un ſi long voyage, penſez-vous que je puiſſe, en ſûreté d'honneur, en demeurer-là ?

LE CAPITAINE *au ſicilien.*

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterais pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je paſſerais aux Indes.

CRISPIN.

Je galoperais par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avait bien dit que vous étiez roide ſur l'article. Je vous remercie de vos conſeils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile, que je n'aie fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCENE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

LE ſeigneur Lupardi va bien battre du pays. Il court grand riſque de ne revoir jamais le Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'eſt un brave homme; & je ſouhaite qu'il rencontre. . . .

SCENE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN. DON ALONSE.

LE CAPITAINE.

MAIS voici don Alonſe, mon beau-frère futur.

DON ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous ſommer de me tenir parole.

LE CAPITAINE *à don Alonſe.*

Quand il en ſera tems, je vous introduirai dans l'appartement de ma nièce. Allons dans mon cabinet attendre cet heureux moment.

(*Ils ſortent tous.*)



Le théâtre change en cet endroit & repréſente l'appartement d'Eſtelle, éclairé de quantité de bougies.

SCENE VII.

ESTELLE, LEONOR.

ESTELLE.

Vous voyez, ma chère Léonor, ſi ma douleur eſt juſte.

LEONOR.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe.

ESTELLE.

Hommes perfides & ſcélérats ! quand vous nous faites des ſermens, que nous ſommes ſottes d'y ajouter foi!

LEONOR.

Quelle ingratitude !

ESTELLE.

Je ſouhaite que vous ſoyez plus heureuſe que moi ; mais, après ce qui m'eſt arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire ſur les promeſſes d'un amant.

LEONOR.

Votre exemple, il eſt vrai, doit m'effrayer: mais s'il eſt quelque homme au monde qui ne reſſemble point aux autres, c'eſt don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LEONOR.

Sa ſeule phyſionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre ſon ſexe.

ESTELLE.

Sa phyſionomie, dites-vous? Oh! prenez-y garde, Léonor. Don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCENE VIII.

ESTELLE, LEONOR, BEATRIX.

BEATRIX *à Léonor.*

MADAME!

LEONOR.

Hé bien, Béatrix!

BEATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(Elle fais entrer don Lius & ſe retire enſuite.)

LEONOR.

Vous allez voir, Eſtelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCENE IX.

ESTELLE, LEONOR, DON LUIS, *le nez enveloppé dans ſon manteau.*

DON LUIS *à lui-même, reconnoiſſant Eſtelle.*

JUSTE ciel ! où me ſuis-je laiſſé conduire? C'eſt Eſtelle !

LEONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici. Découvrez-vous.

DON LUIS *à lui-même.*

Comment me tirer de ce mauvais pas?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-deſſus aucune inquiétude.

DON LUIS *haut, tout déconcerté.*

Pardonnez, meſdames, ſi je vous quitte pour un inſtant;.... j'ai oublié.... une affaire preſſée.... J'ai deux mots à dire à un ami, qui....

LEONOR.

Quel diſcours ! Avez-vous perdu l'eſprit, don Carlos ? Pourquoi vous troublez-vous ?

DON LUIS.

Madame !....

LEONOR.

Finiſſons. Découvrez-vous. Je le veux.

DON LUIS *faiſant un pas pour s'en aller.*

Je vais revenir dans un moment.

(*On entend du bruit à la porte.*)

LEONOR.

Qu'entends-je ?

ESTELLE.

On ouvre ! O ciel ! on entre !

LEONOR *à part.*

Que vois-je ? c'eſt mon frère. Je ſuis perdue !



SCENE X & dernière.

ESTELLE, LEONOR, DON LUIS, DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *s'avançant vers la porte.*

QUEL audacieux peut venir ?....

DON ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame ; un amant ſoumis & reſpectueux ne doit point.... Mais quel objet s'offre à mes regards ? Un homme avec ma ſœur & ma maîtreſſe !

LE CAPITAINE *à lui-même, ſe frottant les yeux.*

Eſt-ce une illuſion ?

ESTELLE.

Don Alonſe chez moi.... ! (*au capitaine.*) Et c'eſt vous, ſeigneur, qui l'introduiſez !

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Ma préſence doit vous raſſurer. Mais que fait ici ce cavalier ?

CRISPIN.

Ouf !

DON ALONSE.

Cet inconnu qui prend ſoin de ſe cacher, offenſe mon honneur ou mon amour.

CRISPIN *bas.*

Notre livre ſera conſulté.

DON ALONSE *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite ſa témérité.

LEONOR *tremblante, à elle-même.*

Que vont-ils faire ?

ESTELLE *ſaiſiſſant le bras de don Alonſe.*

Arrêtez, don Alonſe. Songez au reſpect que vous me devez.

LEONOR *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grace, calmez....

LE CAPITAINE.

Ecoutez. Point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la choſe.

ESTELLE *à part.*

Il va diſſiper cet orage.

LEONOR *à part.*

Puiſſe-t-il nous tirer de peine !

CRISPIN *à part.*

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Criſpin, ferme la porte. Et vous, don Alonſe

faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout-à-l'heure.

LEONOR *faiſant un cri.*

Ah !

ESTELLE.

O dieu !

LE CAPITAINE.

Et ſi, par malheur, il vous tue, je ſuis ici pour le tuer après Par ce moyen votre mort ſera vengée & votre honneur ſatisfait.

CRISPIN *à part.*

Voilà un tempérament de notre façon.

LEONOR *au capitaine.*

Quoi ! vous flattez leur rage, au-lieu de vous y oppoſer !

ESTELLE *au capitaine.*

Comment ! vous voulez, que, dans mon appartement même....

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Oui, ma nièce, il faut que cela ſoit. En pareille rencontre, c'eſt ainſi qu'on en doit uſer.

CRISPIN *à Eſtelle.*

C'eſt l'ordre, madame, c'eſt la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde ?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille ſur cela ; mon témoignage ſuffit pour faire taire la médiſance. Allons, ſeigneurs cavaliers, battez-vous à votre aiſe.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aiſe. Mon maître eſt dans ſon élément.

DON ALONSE & DON LUIS mettent l'épée à la main.

LEONOR.

A l'aide !

ESTELLE

Au ſecours !

LE CAPITAINE *arrêtant les cavaliers.*

Attendez, don Alonſe; je fais réflexion que vous ne connaiſſez pas ce cavalier.

DON ALONSE *au capitaine.*

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connaître l'offenſeur. (*à don Luis.*) Seigneur inconnu, découvrez-vous, & apprenez-nous qui vous êtes.

DON LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connaître. (*il ſe découvre.*)

ESTELLE.

Ah ! C'eſt don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je ? don Carlos !

ESTELLE *à don Luis.*

Qui t'amène ici, traître? Viens-tu séduire mon amie, & couronner par-là ta trahison?

DON ALONSE *à Estelle.*

Madame, laissons-là les discours. Je vais vous venger d'un infidèle, en punissant un suborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonse. Ce don Luis m'est connu sous le nom de don Carlos. C'est mon meilleur ami. C'est lui qui m'a sauvé la vie en Flandres. Je dois défendre la sienne.

CRISPIN *à don Alonse.*

Oui, nous périrons à ses côtés.

DON ALONSE *au capitaine.*

Mais, don Lope, il est votre rival; & de plus, vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE *rêvant.*

Il est vrai.

DON ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup, notre recueil est en défaut.

LE CAPITAINE *à don Luis.*

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puisque c'est votre véritable nom, je sens toute l'obli-

gation que je vous ai, mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je ſuis au déſeſpoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous ſoyez ſi coupable? (*il tire l'épée.*)

DON LUIS.

En quoi, don Lope, ſuis-je donc coupable?

LE CAPITAINE.

En quoi? Malgré la foi jurée, vous abandonnez ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, & vous revenez à Madrid ſéduire Léonor ma maîtreſſe.

DON LUIS.

Je ne ſuis point marié. C'eſt une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'eſt trouvé en rencontrant Eſtelle.

LE CAPITAINE.

Oh! puiſque vous n'êtes pas marié, c'eſt une autre affaire. Il eſt aiſé de nous accorder.

DON ALONSE.

Et comment cela?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre ſon cœur à ma nièce, & l'épouſer dès demain.

DON ALONSE.

L'épouſer! Il faut donc que je me venge des ſoins que don Luis a rendus à ma ſœur ſans mon aveu, & qu'en même tems je lui diſpute le cœur d'Eſtelle.

LE CAPITAINE *à don Alonſe.*

Soit ; mais ſi vous ôtez la vie à don Luis, je ſerai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a auſſi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'eſt à moi de finir tous ces débats… (*au capitaine.*) Seigneur don Lope, je vous rends votre parole. Je ne ſouhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri : ſon inconſtance a rendu mon cœur libre, & je donne ma main au ſeigneur don Alonſe.

DON ALONSE *à Eſtelle.*

Ah ! madame, en récompenſant ma conſtance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai ſoufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE.

Depuis quatre ans ! Vous avez donc ſoupiré pour Eſtelle avant don Luis ?

DON ALONSE.

Oui, ſeigneur.

LE CAPITAINE.

Eh ! que ne le diſiez-vous d'abord ? Vous levez, par-là, tous les obſtacles. C'eſt la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LEONOR *au capitaine.*

Suivez donc vous-même vos règles, ſeigneur capitaine, & cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis?

LEONOR.

Oui vraiment. Il n'y a que trois jours que vous m'aimez, & il y en a huit qu'il me rend des ſoins.

CRISPIN *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puiſque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y oppoſer : il faut ſacrifier à l'honneur juſqu'à ſon bonheur même. Je ſouſcris à la félicité de Pachéco.

DON LUIS.

Par ce ſacrifice, don Lope, vous paierez avec uſure le ſervice que je vous ai rendu.

LE CAPITAINE.

O Point-d'honneur! Que tu as de pouvoir ſur les belles ames!

CRISPIN.

O Point-d'honneur! que tu es ſenſible aux épaules!

FIN.

